



# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'  
DE PLUS REMARQUABLE  
AVX MISSIONS DES PERES  
de la Compagnie de IESVS,  
EN LA  
NOUVELLE FRANCE,  
aux années mil six cens soixante-sept  
& mil six cens soixante-huit.

*Envoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS  
Provincial de la Province de France.*



A PARIS,

Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,  
Imprimeur du Roy, rue S. Iacques,  
aux Cicognes.

---

M. DC. LXIX.

*Avec Privilege de sa Majesté.*





AV REVEREND PERE  
ESTIENNE DECHAMPS,  
Provincial de la Compagnie  
de I E S V S dans la Province  
de France.



ON REVEREND PERE,

*Cette Relation fera voir les  
fruits de la Paix, dont les cinq  
Nations Iroquoises furent obli-  
gées de nous rechercher l'année  
derniere, apres y avoir esté con-  
traintes par les troupes que sa  
Majesté nous avoit envoyées;  
qui ayant à leur teste Monsieur  
de Tracy, avoient esté porter la*

terreur & la desolation dans ce  
qu'il y avoit de plus fier & de  
plus superbe parmy nos enne-  
mis. Nos Missions qui dés-  
lors y furent heureusement com-  
mencées par son auctorité, pour  
l'affermissement de la Paix, &  
pour le salut des ames; s'y sont  
multipliées avec tant de bon-  
heur, que nous y avons cinq  
Missions, dans toutes les Na-  
tions Iroquoises; où par la gra-  
ce de Dieu, nous trouvons par  
tout des Chrestiens, Hurons &  
Algonquins, pris autrefois en  
guerre, qui nous reclament, &  
qui reconnoissent la voix de  
ceux qui les ont baptisez. Le  
Roy continuant ses bontez sur  
la Nouvelle France, y entre-

tient toujôirs des troupes, pour  
maintenir cette Paix ; & la  
plupart de ceux qui devoient  
estre reformez, de soldats se  
sont faits habitans sur le Pays ;  
en sorte que les forces y sont  
demeurées quasi entieres,  
qui en pleuplant la colonie, y  
donneront de nouveaux sol-  
dats tous faits pour le Pays,  
sans aucune depense, ny pour  
la solde, ny pour leur entretien.  
Nous remercions V. R. du se-  
cours des Missionnaires qu'elle  
nous a envoyez ; Nous vous  
en demandons encore de sur-  
croit, les peuples de ces contrées  
estans tellement dissipez de tous  
costez, à quatre & à cinq cents  
lieuës d'icy ; que nous sommes

*contrains de nous dissiper aussi  
nous-mesmes, pour aller por-  
ter par tout la lumiere de l'E-  
vangile. Nous demandons pour  
cét effet le secours des prieres des  
gens de bien, qui liront cette  
Relation: , & celles de V. R.*

MON REVEREND PERE,

Vostre tres- humble & tres-  
obeyssant serviteur en N. S.  
FRANÇOIS LE MERCIER:

---

TABLE  
DES CHAPITRES.

- CHAP. I. **D**ES avantages qu'on retire de la  
paix faite avec les Iroquois. 1.
- CHAP. II. De la Mission de sainte Marie chez  
les Iroquois d'Agné. 14.
- ART. I. Voyage de trois Peres Jesuites chez les  
Iroquois Inferieurs. 16.
- ART. II. Premier Baptesme. conferé à une  
femme Iroquoise. 25.
- ART. III. Rude epreuve d'une autre femme  
Iroquoise après son Baptesme. 28.
- ART. IV. De la reception des Peres dans les  
autres Bourgades Iroquoises, & d'un cele-  
bre Conseil qui y fut tenu après leur arrivée.  
41.
- ART. V. De l'establissement du Christianisme  
dans le país des Iroquois d'Agné. 50.
- ART. VI. De l'ivrognerie des Iroquois d'A-  
gné & de ses malheureux effets. 58.
- CHAP. III. De la Mission de S. François Xa-  
vier chez les Iroquois d'Onneiout. 63.
- CAP. IV. De la Mission de S. Iean Baptiste,  
aux Iroquois d'Onnontae. 80.
- ART. I. Presens faits par Garakontié Ambaf-  
sadenr des Iroquois d'Onnontae. 85.
- Responses données le 27. Aoust 1668. aux par-

- les des Iroquois de la Nation d'Onnontagué portées par le Capitaine GaraKontie. 89.*
- ART. II. *Heureuses rencontres pour le Baptême d'un Iroquois. 96.*
- CHAP. V. *De la Mission de S. Ioseph chez les Iroquois d'Oïogouen, & de celle d'une Colonie d'Oïogouens nouvellement établie sur les Costes du Nord du Lac Ontario. 100.*
- CHAP. VI. *De la Mission du S. Esprit aux Outaouacs. 103.*
- CHAP. VII. *De la Mission de Tadoussac. 111.*
- CHAP. VIII. *Arrivée de Monseigneur l'Evêque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite. 120.*
- CHAP. IX. *De l'Eglise des Hurons à Quebec, 126.*
- ART. I. *Conversion remarquable d'une jeune femme venue des Hiroquois à Quebec, exprès pour s'y faire Baptiser. 130.*
- ART. II. *Mort précieuse & admirable d'une fille Sauvage, âgé de 14. ans. 136.*
- Lettre de Monsieur l'Evêque de Petrée à Monsieur Poittevin Curé de S. Iosse à Paris.*
- CHAP. DER. *De la Mission de S. Michel dans la cinquième Nation des Iroquois à Sonnontoüan. 165.*
- Lettre Circulaire de la Sainte mort, d'une Religieuse Hospitaliere de Quebec, 168.*

## RELATION



I  
RELATION  
DE CE QUI S'EST PASSE'  
DANS  
LA NOUVELLE-FRANCE  
és années 1667. & 1668.

---

CHAPITRE I.

*Des avantages qu'on retire de la paix  
faite avec les Iroquois.*



NOUS avons com-  
mencé depuis plus  
d'un an à jouir des  
fruits de la paix, & à  
gouster les douceurs du repos  
que les armes de sa Majesté nous  
ont procuré par la soumission des  
Iroquois.

A

## 2 *Relation de la Nouvelle France*

Il fait beau voir à present presque tous les rivages de nostre Fleuve de S. Laurent habités de nouvelles colonies , qui vont s'estendant sur plus de quatre-vingt lieuës de país le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation , la rendant & plus agreable par la veuë de quantité de maisons, & plus commode par de frequens lieux de repos.

C'est ce qui cause un changement notable en ce país par les accroissemens qui s'y sont faits, plus grands, depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps passé, & par l'establissement de plus de trois cents famil-

*des années 1667. & 1668.* 3  
les en assés peu de temps; les  
Mariages estans si frequens que  
depuis trois ans on en a fait qua-  
tre vingt-treize dans la seule Par-  
roisse de Quebec.

La crainte des ennemis n'em-  
pêche plus nos Laboueurs de  
faire reculer les forests, & de char-  
ger leurs terres de toutes sortes  
de grains, dont elles se trouvent  
capables autant que celles de  
France, quand on leur donnera  
une semblable culture. Nos Chas-  
seurs vont bien loin en toute  
assurance courir l'Orignat, avec  
un profit signalé qu'ils retirent de  
cette chasse. Les Sauvages nos al-  
liés ne craignans plus d'estre sur-  
pris en chemin, nous viennent  
chercher de tous costés de cinq &  
six cents lieuës d'icy, ou pour re-  
stablir leurs commerces inter-

4 *Relation de la Nouvelle France*

rompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, & qui sont venus cét Esté dernier pour ce sujet.

Les Iroquois même, comme s'ils cessoient d'estre & Sauvages & Iroquois, remplissent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, & font leur traite avec nos François, avec toute la privauté souhaitable, & ils feroient bien plus, & même se viendroient habituer parmy nous, si la guerre qu'ils ont avec une nation qu'on appelle les Loups, ne les empêchoit pas de venir en assurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, & celle-cy autant que les

*des années 1667. & 1668.* 5

Iroquois seront en crainte, dans laquelle il est important de les maintenir, si l'on veut pousser l'établissement des Colonies, qui ont pris de si heureux commencemens.

C'est à quoy travaille fortement Monsieur de Courcelle Gouverneur de tout ce pays, qui ayant ietté les premières frayeurs dans les terres des ennemis par ses marches si hardies, les y maintient par l'apprehension de quelque semblable defastre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au sien, & dont ils ont eu des preuves si estonnantes.

Pendant qu'il conserve les Iroquois en paix par l'apprehension de la guerre & par la conservation des Forts de sainte Anne & de saint Jean, dont la proximité

6 *Relation de la Nouvelle France*

les retient dans la crainte & dans leur devoir,

Monfieur Talon Intendant pour le Roy n'a point cessé d'appliquer tous ses soins pour le bien universel de ce païs, pour la culture des terres, pour les decouvertes des mines, pour les avantages des negociés & pour toutes les commodités qui peuvent servir à l'établissement & à l'agrandissement de cette Colonie, desorte que nous regreterions beaucoup plus son retour en France, si nous n'avions eu Monsieur de Boutrouë son successeur. C'est tout ce que nous pouvons souhaitter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce sont des obligations toutes nouvelles dont nostre Canada est infiniment redevable à sa Majesté, qui par une bonté tout à fait Roya-

le a changé la face de ce pays, par ces puissans secours qu'il y a fait passer avec de si grandes depenses: entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers & plus de 400. Soldats ont grossi la Colonie, s'estans faits habitans avec de tres avantageuses conditions: car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante liures avec les vivres d'une année, à son choix: & cinquante escus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, aussi à son choix: ce qui est cause que fort peu retournent en France avec Monsieur de Salieres Colonel dudit Regiment; qui après avoir blanchi dans les armées de France, où il s'est fait assés connoistre, est venu icy prendre part à la gloire de la reduction des

8 *Relation de la Nouvelle France*  
Iroquois, desquels il en a emmené  
cinq de diverses nations, même  
de celle d'Andastoé, pour les pre-  
senter au Roy.

On commence aussi à s'appli-  
quer à nos Sauvages d'icy ; car de-  
puis quelques Conférences que  
Monsieur Talon a eües sur les in-  
tentions du Roy, expliquées par les  
dépêches receües de Monsieur  
Colbert, en ce qui regarde l'edu-  
cation des Sauvages, & leur con-  
formité à nos mœurs ; Monsei-  
gneur l'Euesque de Petrée, & les  
Peres Iesuites ont déjà mis dans  
leurs Seminaires un nombre de  
petits garçons Sauvages, pour y  
estre élevés avec les enfans Fran-  
çois : ce que Messieurs les Eccle-  
siastiques qui sont au Mont-Royal  
ont aussi pris resolution de faire,  
comme encor Monsieur Talon,

*des années 1667. & 1668.* 9

qui est dans le dessein de faire élever cinq petites filles dans le Seminaire des Meres Ursulines.

Et parce qu'un país ne peut pas se former entierement sans l'assistance des Manufactures, nous voyons déjà celle des foulliers, & des chapeaux commencées; celle des toilles & des cuirs projetées, & on attend que la multiplication qui se fait des moutons, produise suffisamment des laines, pour introduire celle des draps, & c'est ce que nous esperons dans peu, puisque les bestiaux se peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à se distribuer dans tout le país.

La Brasserie que Monsieur Talon fait construire, ne servira pas peu aussi pour la commodité publique, soit pour l'espargne des

10 *Relation de la Nouvelle France*

boissons enyurantes , qui causent icy des grands desordres , auxquels on pourra obuier par cette autre boisson qui est tres saine & non mal faisante ; soit pour conserver l'argent dans le pais , qui s'en diuertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boissons; soit enfin pour consumer le surabondant des bleds, qui se sont trouvés quelquefois en telle quantité , que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit, soit bien considerable pour faire paroître les fruits de la paix; c'est peu neanmoins en comparaison des avantages qu'elle donne pour la conversion de tous les Sauvages de ces contrées. C'est ce qu'on verra dans cette Relation par le restablissement des

*des années 1667. & 1668.* II

Missions, dont la guerre avoit arresté le cours : six Peres Iesuites sont épars dans toutes les Nations Iroquoises, & y ont déjà restably quatre Eglises considerables, & baptisé plus de cent cinquante personnes, outre cinquante autres Iroquois presque tous Adultes, qui ont esté baptisés à Quebec.

Quatre autres Iesuites sont à courir à plus de quatre cens lieuës d'icy dans les Missions des Outaouïacs, où ils ont préché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations différentes; & receu à l'Eglise par le saint Baptesme, plus de quatre-vingt personnes cette derniere année.

Deux autres Peres descendent à Tadoussac, l'un pour y hiverner & cultiver cette Eglise, qui s'est acrüe de quarante Neophytes, &

12 *Relation de la Nouvelle France*

l'autre pour donner commencement à celle des Gaspefiens, qui se réunissent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moisson devient plus ample que jamais dans une si vaste estenduë de païs, & parmy tant de Nations différentes, où il nous est permis d'aller maintenant; la Providence divine y a pourveu d'une façon particulière, parceque d'un costé elle a augmenté le Seminaire de Monseigneur l'Evesque de Petrée estably à Quebec, de quelques Ecclesiastiques, partie du païs, partie venus de France, pour se joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies différentes, avec un zele pareil à celui qui les a fait mépriser les douceurs de la France, pour se venir consumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre costé cette mesme Providence nous a fourny un puissant renfort par la venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus, avec plusieurs Ecclesiastiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, & dont deux ont esté enuoies par Monseigneur de Petrée cét Esté dernier, à une peuplade des Iroquois d'Oïogöien, qui se sont placés depuis peu sur les rives du Nort du grand Lac Ontario.

On ne peut esperer de tant de braves Missionnaires que de tres-heureux succès, desquels ce pais fera encor redevable au Roy, qui pousse avec bien plus d'ardeur la grandissement du Royaume de IESVS-CHRIST, que l'étenduë de ses Estats. Et nous ne doutons point

14 *Relation de la Nouvelle France*  
que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bon-heur à la gloire de nostre grand Monarque, de se servir de luy & de ses Armes, pour faire part de son pretieux sang à tous les peuples de ce pais, & dont quatre cens Sauvages qui ont esté baptisés cette année, ressentent déjà les effets, ainsi qu'on va le déclarer plus en detail.

---

## CHAPITRE II

*De la Mission de sainte Marie chez les Iroquois d'Agrié.*

**L**Es Peres Fremin, Pierron & Bruyas, estants partis des le mois de Juillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inférieurs, y renouveler les Missions que les guerres avoient interrom-

*des années 1667. & 1668.* 15  
puës , & ayant esté arrestés long-  
temps dans le Fort sainte - Anne à  
l'entrée du Lac Champlain, par la  
crainte d'une bande de Sauvages  
Mahingans, que nous apellons les  
Loups, ennemis des Iroquois; par-  
tirent enfin de ce Fort, resolu de  
courir les mêmes risques, & passer  
par les mêmes dangers que subi-  
roient les Ambassadeurs Iroquois,  
avec lesquels ils alloient de com-  
pagnie en leur pais. Nous ne pou-  
vons pas donner une plus nette  
connoissance de leur voyage, de  
leur arrivée, de leur reception, &  
des fruits qu'ils y ont commencé  
de faire pour planter la Foy dans  
ces terres desertes & barbares,  
qu'en les entendant parler dans  
leur Journal, qu'ils en ont dressé  
depuis leur depart iusqu'à leur de-  
meure fixe & arrestée dás les Bour-

16 *Relation de la Nouvelle France*  
gades Iroquoises. Voicy comme il  
commence.

## ARTICLE I.

*Voyage de trois Peres Iesuites chez les  
Iroquois Inferieurs.*

**L**E retardement que la crainte  
de la nation des Loups nous  
a fait faire dans les Forts, nous  
ayant donné la commodité d'y  
rendre quelque service aux Sol-  
dats, par une espeece de Mission  
que nous leur avons faite; enfin  
nous nous embarquâmes la veille  
de S. Barthelemy sur les quatre  
heures du soir, pour aller prendre  
giste à une lieuë du dernier Fort des  
François, qui est celuy de sainte  
Anne, & depuis, tant de iour que  
de nuit, nous poursuivîmes heu-  
reusement nostre voyage sans dé-  
couvrir

couvrir aucune piste des ennemis. Ils avoient pris le costé du Sud pour retourner en leur país, & nous tenions le costé du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admisé d'abord le soin que nos Iroquois Chrestiens avoient de prier Dieu tous ensemble, aussi-tost après l'embarquement, nonobstant qu'ils eussent assisté à la sainte Messe que nous disions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats depuis le matin jusqu'au soir; pas un de nous trois n'avoit appris ce mestier; mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux necessaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traversâmes gayement tout ce grand Lac, déjà trop

12 *Relation de la Nouvelle France,*  
renommé par le naufrage de plu-  
sieurs de nos François, & tout frai-  
chement par celui du sieur Corlart  
commandant d'un Hameau des  
Hollandois proche d'Agnié, qui  
venant à Québec pour y traiter de  
quelques affaires importantes, fut  
noyé en traversant une grande  
baye, où il fut surpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de  
lieuë du Sault, où se decharge le  
Lac du S. Sacrement: Nous nous  
arrestâmes tous en cet endroit, sans  
en sçavoir la cause, sinon quand  
nous vîmes nos Sauvages ramaf-  
ser sur le bord de l'eau des pierres  
à fuzil presque toutes taillées. Nous  
ne fîmes point pour lors de refle-  
xion à cela; mais depuis nous en  
avons sceu le mystere; car nos Iro-  
quois nous ont dit qu'ils ne man-  
quent jamais de s'arrester en cet

*des années 1667. & 1668.* 19  
endroit, pour rendre hommage à  
une nation d'hommes invisibles,  
qui habitent là, dans le fond de  
l'eau, & s'occupent à préparer des  
pierres à fusil, presque toutes tail-  
lées, aux passans, pourveu qu'ils  
leur rendent leurs devoirs en leur  
presentant du petun : s'ils en don-  
nent beaucoup, ils leur font gran-  
de largesse de ces pierres : Ces  
hommes marins vont en canot  
comme les Iroquois, & quand leur  
grand Capitaine vient à se jeter  
à l'eau pour entrer en son Palais, il  
fait un si grand bruit, qu'il remplit  
de frayeur l'esprit de ceux qui  
n'ont pas connoissance de ce  
grand Genie, & de ces petits hom-  
mes. Au recit de cette fable que  
nous en firent fort serieusement  
nos Iroquois, nous leur deman-  
dâmes s'ils ne donnoient pas aussi

20 *Relation de la Nouvelle France,*  
à petuner au grand genie du Ciel,  
& à ceux qui demeurent avec luy?  
Ils respondirét qu'ils n'en auoient  
pas besoin comme ceux de la  
terre. L'occasion de ce conte si  
ridicule est qu'en verité le Lac est  
agité souvent de tres horribles  
tempestes, qui causent de furieu-  
ses lames, sur tout dans le bassin  
où le sieur Corlart, dont nous ve-  
nons de parler, est pery, & quand  
le vent vient du costé du Lac, il  
pousse sur ce rivage quantité de  
pierres dures & propres à faire du  
feu.

Je passay vne belle Ardoisiere,  
dit vn des trois Peres, que nous  
avons trouuée à cinq lieuës du  
Lac du S. Sacrement, à la portée  
du canon d'un petit Islet de 20.  
pieds environ de diametre. El-  
le n'est pas de la nature de tou-

*des années 1667. & 1668.* 21

tés celles que j'ay vuës sur les rivages de la mer , ou aux environs de Quebec , qui n'ont que de l'apparence ; mais celle-cy est toute semblable à celles que j'ay veüe dans les Ardennes de nostre France ; La couleur est d'un beau bleu ; les lames se levent aisement si grandes , & si petites qu'on veut, fort tendres & fort douces.

Pendant que ie m'arestay à cette Ardoisiere , nos matelots débarquants au bout du Lac du S. Sacrement, & se preparants au portage , qui est d'une petite demi-lieuë au trauers des bois, chacun se charge des hardes & des canots ; dans lesquels nous estants rembarqués , enfin apres quelques coups d'avirons, nous les quitâmes, bien ioyeux d'estre heureusement arriués au bout du Lac,

22 *Relation de la Nouvelle France,*  
d'où il ne nous restoit plus que  
trente lieuës de chemin par terre,  
pour nous rendre au terme, où  
nous aspirions depuis si long  
temps.

Tout le païs des Iroquois estoit  
alors dans des apprehensions si  
estonnantes d'une nouvelle ar-  
mée des François, que depuis  
plusieurs jours quatorze guerriers  
estoint continuellement en sen-  
tinelle, a l'entrée de ce Lac, pour  
decouvrir la marche de cette ar-  
mée, & pour en porter en dili-  
gence les nouvelles à toute la Na-  
tion; afin de luy venir dresser des  
embûches dans les bois, à la fa-  
veur desquels ils pretendoient  
l'ataquer auantageusement & la  
harceler dans les defilés. Il y auoit  
donc là vne troisiéme bande pos-  
tée à son tour, pour faire ces dé-

*des années 1667. & 1668.* 23

couvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux & pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fûmes des Anges de paix ; & eux de Lions qu'ils estoient, ils se firent nos valets, & nous servirent bien à propos de portefaix ; la Providence nous les ayant preparez pour se charger de nos paquets, que nous auions bien eu de la peine à transporter par terre iusqu'au païs.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, & nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade, nommée Gandaouïagué, qui est celle que feu le Pere Iogue a arrosée de son sang, & où il a esté si mal traité pendant dixhuit mois de captiuité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires,

24 *Relation de la Nouvelle France,*  
& avec tout l'honneur imagina-  
ble. Nous fûmes conduits dans  
la cabanne du premier Capitaine,  
où tout le monde vint fondre  
pour nous considerer à l'aise,  
tout ravis de voir chez eux les  
François si paisibles, qui peu au  
paravant y avoient parû comme  
en furie, & mettant le feu par  
tout.

Les premieres applications du  
Pere Fremin furent d'aller par les  
cabannes chercher les captifs Hu-  
rons & Algonquins, qui compo-  
sent eux seuls les deux tiers du  
Bourg: il baptisa d'abord dix de  
leurs enfans, presentant à Dieu  
ces heureuses premices de la  
nouvelle Mission.

## ARTICLE II.

*Premier Baptesme conféré à une  
femme Iroquoise.*

**C**'Est icy le lieu de raconter un miracle de grace, que la bonté Divine opera en la personne d'une pauvre Iroquoise, à qui des guerriers de la nation des loups auoient peu auparauant enlevé la chevelure, à la veuë de la Bourgade. Le Pere Fremin estant entré dans la Cabanne, où estoit cette pauvre malheureuse toute trempée dans son sang, & plus morte que viue, à cause des blessures qu'elle venoit de recevoir; il l'aborde, & la voyant tirer à la fin, luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, si elle n'embrassoit la Foy; & des biens du Para-

26 *Relation de la Nouvelle France,*  
dis, qui luy estoient assurez, si elle  
se faisoit Chrestienne. A ces in-  
structions elle fait la sourde oreil-  
le, & le Pere fut contraint de sor-  
tir sans rien gagner sur son esprit;  
Pendant que nous sommes en  
prieres, pour le salut de cette  
pauvre Ame, le Pere retourne à la  
charge; mais il ne fut pas plustôt  
entré dans la cabane qu'il y trou-  
va un nouvel obstacle de la part  
d'une vieille femme, qui le repous-  
soit d'un costé, & de l'autre for-  
tifieoit la malade dans son opinia-  
streté : l'heure marquée par la  
Providence n'estoit pas encor ar-  
rivée; on y retourne pour la troi-  
sième fois, mais sans fruit; nous  
desesperions presque entiere-  
ment du salut de cette moribon-  
de, parce que nous estions sur les  
termes de partir de cette Bourga-

*des années 1667. & 1668.* 27

de, bien fachez de laisser cette proye au demon.

Neanmoins le Pere fut puissamment inspiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Misericorde de Dieu; il entre, il s'approche, il parle, il est écouté, & il trouve cette pauvre femme toute changée: elle l'entend avec plaisir, elle repete les prieres avec ferveur, en vn mot elle se trouva si bien disposée, le S. Esprit ayant esté son Maistre & son Instruteur, qu'avant qu'elle expirast, nous luy donnâmes le S. Baptême, pour estre la premiere Ame de cette Barbarie, qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, & pour la cōversion de ses compatriotes. Nous ne devons pas rester ce jour-là à Gandaouiagué; mais Dieu

28 *Relation de la Nouvelle France,*  
qui a ses desseins, fit naistre le  
salut de cette pauvre femme de  
son propre malheur, & du retar-  
dement que causerent les gue-  
riers qui estoient allés pour suivre  
les loups qui auoient fait ce coup.

### ARTICLE III.

*Rude épreuve d'une autre femme Iro-  
quoise après son Baptesme.*

**M**Ais voicy vne autre mer-  
veille de grace, bien plus  
considerable que la premiere;  
elle donnera sans doute de la con-  
solation aux Lecteurs, & à mes-  
me temps leur fera voir que la  
force du veritable Christianisme  
& l'Esprit de IESVS-CHRIST, ne se  
trouve pas moins parmy les Bar-  
bares, que chez les peuples po-  
licez, *vbi non est Gentilis & Iudæus,*  
*Barbarus & Scythæ, sed omnia & in*

*des années 1667. & 1668.* 29  
*omnibus Christus.* Le Pere Fremin  
la raconte avec toute la fidelité  
possible en ces termes.

Arriuant au pais des Iroquois,  
nous fûmes obligés de rester trois  
iours à la premiere Bourgade, qui  
se trouua en nostre chemin, appel-  
lé Gandaoüagué; la crainte des  
guerriers de la nation des loups  
nous y tenant resserrez, & nous  
empeschant de passer outre, sans  
escorte considerable.

Pendant ce temps, que Dieu  
me donnoit bien à propos, ie tâ-  
chay de ramasser nos anciens Chre-  
stiens de la Nation Huronne,  
lesquels depuis plusieurs années  
estoyent priuez de la veüe de leur  
Pasteur: ie les fis tous assembler  
dans vne Cabanne écartée, pour  
y regler tous les exercices du  
Christianisme qu'ils y deuoient  
pratiquer.

Il se trouva parmy ce petit troupeau, une femme Iroquoise âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut rester pour entendre ce que ie devois dire; à la fin de mon discours, m'adressant sa parole, elle me dit que tout de bon & sans feintise elle vouloit estre Crestienne; ie luy respondis que ie iugerois de sa sincerité par sa perseverance; que cependant ie l'instruirois, & luy ferois concevoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aspireroit: elle ne manqua pas de son costé de faire tout ce que ie devois esperer d'une fervente Catechumene: elle assista à toutes nos assemblées avec vne ferveur des premiers Chrestiens, & quand il me fallut partir, ayant designé la Cabanne, où tous se devoient assembler les matins & les soirs, pour y

*des années 1667. & 1668.* 31

faire les prieres publiquement, & ayant nommé une bonne Chrestienne pour avoir soin d'avertir tous les autres de l'heure de ces assemblées, nostre Iroquoise se presenta pour cet office de Charité & d'humilité, & avec un courage tout à fait heroïque, elle surmonta la honte naturelle & ordinaire qu'ont les ieunes femmes Iroquoises, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces sortes d'invitations, qui ne se font point sans recevoir des brocards & des iniures, de la part de ceux qui ne sont pas Chrestiens.

Quand ie fus prest de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encor obtenir la grace d'estre Baptisée, elle me dit, mais avec une rauissante ingenuité; pour le moins Baptisés mon fils

32 *Relation de la Nouvelle France*,  
vniue, il n'a pas encor peché  
comme moy, pour se rendre in-  
digne de ce bonheur; ie luy ac-  
corday cette demande, & la con-  
solay beaucoup, luy promettant  
de me rendre dans 15. iours au-  
prés d'elle, pour l'instruire.

Les 15. iours estants expirés, &  
ne pouvant me dérober aux af-  
faires plus importantes qui m'ac-  
cabloient, ie ne pû tenir ma pro-  
messe pour l'aller voir; mais elle  
vint elle mesme me trouuer dans  
la Bourgade de Tiõontonguen;  
Ie fus rai de la voir, & luy ayant  
dit que i'allois me metre tout de  
bon à luy apprendre les prieres,  
& les principaux Mysteres de  
nostre Foy; ie les scay, me dit-  
elle, ie les ay apprises parfaite-  
ment pendant ton absence, par  
lemoyen d'une bonne Huronne  
qui

qui n'a cessé de m'instruire tous les iours ; puis s'estant mis à reciter parfaitement toutes les prieres, & les principaux articles de la Foy ; à quoy tient-il, m'adioût-elle, que tu ne me Baptises ? c'est à present que tu dois tenir ta parole.

Comme ie ne la connoissois pas encor assés ; ie la differay à un autre temps , le plus doucement qu'il me fut possible , & ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez soy en emportant l'esperance qu'au plûtoſt i'acquiescerois à ses desirs. De fait , quelque temps apres ie fus en la Bourgade de Gádaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy , pour me demander le Baptisme: ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chrestiennes Huronnes,

34 *Relation de la Nouvelle France*  
comme elle s'estoit comportée pendant mon absence; elles m'assureurert qu'elle avoit esté l'exemple de toutes les autres, soit en sa ferveur, soit en l'affiduité aux prieres, tous les matins & tous les soirs, sans y avoir iamais manqué; qu'elle adioûtoit mesme ses paroles à ses exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Je luy parlay donc en particulier pour sonder un peu le fond de son cœur; & ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon esprit, & d'une heureuse memoire; elle s'estoit habituée à reciter tous les iours son chapelet cinq & six fois; & ie puis assurer que depuis le matin iusques au soir, elle estoit en oraison continuelle; toutes ces belles dispo-

sitions m'obligèrent enfin à luy  
conferer le S. Baptesme.

Cette vertu estoit trop grande  
pour n'estre pas éprouvée : elle  
n'eust que deux iours de terme,  
après lesquels son fils tombe ma-  
lade ; Je tremblois de peur pour  
cette pauvre femme, ne la croyant  
pas encor assés bien affermie,  
mais ie m'aperceus bien que ce  
n'estoit pas une vertu du com-  
mun, elle ne broncha point dans  
ses saintes resolutions, & conti-  
nua ses devotions à l'ordinaire ;  
& merita par sa constance la gue-  
rison de son fils.

Mais ce ne fut que pour entrer  
dans une plus rude épreuve ; à  
peine son fils est il gueri, que son  
mari fut tué tout près du  
bourg, par les Mahingans ; elle  
aimoit cet homme plus qu'elle

36 *Relation de la Nouvelle France*  
mesme; & comme elle estoit bien  
faite, aussi auoit elle bon esprit,  
& estoit des meilleurs familles du  
païs; toutes ces bonnes qualités  
auoient donné naissance à leur  
mariage, qui s'estoit fortifié de-  
puis huit ou dix ans par un amour  
reciproque, tendre & tres con-  
stant, & passoit pour le plus ac-  
comply qui fust entre les Sauva-  
ges.

On peut iuger par là quelle de-  
voit estre l'affliction de cette  
femme, & si sa foy qui n'estoit  
encor que dans son berceau, n'e-  
stoit pas bien en danger de se  
perdre; mais tant s'en faut qu'elle  
se relâchast en ses deuotions,  
qu'au contraire elle les augmen-  
ta, pour se fortifier touïjours de  
plus en plus contre les attaques  
du diable, qui suscita les parens

du defunt pour venir tous fondre en fa Cabanne, & luy faire mille reproches , luy imputant & la maladie de son fils, & la mort de son mary , qu'elle avoit tués se faisant Chrestienne ; ses propres parens s'en meslerent aussi , & tous ensemble passerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les iniures les plus atroces que la passion leur pouvoit suggerer, & vsant envers elle de tous les mauvais - traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieroiert dans ces conionctures, & huit iours de souffrances estoient assés pour la ietter dans l'abbatement, & d'esprit & de corps ; mais elle ne s'en fut pas plûtôt aperceüe, qu'elle m'en-

38 *Relation de la Nouvelle France*  
voia querir pour l'aller consoler.  
A nostre entreveüe elle redoubla  
ses larmes, & ie ne pûs retenir  
les miennes; mais ses larmes e-  
stoient toutes innocentes, & ie  
trouvay son cœur parfaitement  
resigné aux ordres de Dieu, &  
son Ame aussi nette parmi tou-  
tes ces brouilleries, & aussi in-  
nocente, que le premier iour de  
son Baptesme. Mais ce que i'admi-  
ray davantage, ce fut sa fermeté  
dans safoy, & dans toutes les pra-  
tiques de devotion; dans lesquel-  
les elle demeura touÿjours ine-  
branlable, iusqu'à reciter son cha-  
pelet huit & dix fois par iour; en  
quoy elle goütoit une merveil-  
leuse douceur parmi les plus  
grandes afflictions.

Après cela, ie croyois que Dieu  
estoit content de ces épreuves;

*des années 1667. & 1668.* 39

mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à essuyer les larmes, qu'une fluxion luy tomba sur les yeux, qui luy rendit le visage monstrueux, & luy fit perdre l'usage de la lumiere. A cet accident tous ses parens, aussi bien que ceux de son mari defunt, redoublerent leurs persecutions; N'es-tu pas encor contente d'avoir tué ton mari, luy disoient-ils; Veux tu encore te tuer toy mesme? Ne vois-tu pas que c'est la Foy qui cause tous ces maux? Aye pitié de ton enfant, & de tes autres parens, si tu veux t'abandonner en proye à toutes les miseres: ils continuerent huit iours durant dans de semblables reproches; & elle pendant toute cette persecution, n'avoit autre consolation, que celle que Dieu luy donnoit dans ses prie-

40 *Relation de la Nouvelle France*  
res , qu'elle redoubloit à propor-  
tion qu'on la persecutoit.

On luy amena plusieurs fois les  
iongleurs du païs pour travailler à  
sa guerison par des festins & par  
des ceremonies superstitieuses ;  
mais iamais elle n'y voulut con-  
sentir. Ceux qui sçauent combien  
grande est la condescendance  
qu'ont les Sauvages pour leurs pa-  
rens, iugeront aisément que la ver-  
tu de cette femme estoit heroïque,  
& que Dieu luy a fait des graces  
bien singulieres.

Ayant donc refusé les iongleurs  
du païs, elle s'adressa à un de nos  
Chrestiens Hurons; qui sçavoit un  
bon remede pour son mal, & Dieu  
le benissant, après trois mois d'es-  
preuve, elle a recouvré, & la lu-  
miere de ses yeux, & la santé de  
son corps ; & en reconnoissance

des années 1667. & 1668. 41  
elle continuë dans ses ferveurs,  
qu'elle inspire à son fils, qui n'a  
que quatre ans; & qu'elle a desja  
rendu sçauant dans les prieres. Si  
la perseverance met le seau à une  
si heureuse vie, ie ne feray point  
de difficulté, connoissant, comme ie  
fais, son innocence, de l'egaler aux  
Chrestiens des premiers Siecles de  
l'Eglise. Mais retournons au voya-  
ge de nos Missionnaires, que le re-  
cit de ces deux choses assez confi-  
derables a interrompû. Voicy  
comme il continuë à parler.

#### ARTICLE IV.

*De la reception des Peres dans les autres  
Bourgades Iroquoises, & d'un cele-  
bre Conseil qui y fut tenu après leur  
arrinée.*

**D**E Gandaoïagué nous passâ-  
mes à une autre Bourgade

42 *Relation de la Nouvelle France,*  
éloignée de deux lieuës, ou nous fû-  
mes encores mieux receus qu'en  
la premiere; & que nous consacra-  
mes par le Baptesme de trois en-  
fans; dont l'un, qui se trouve Or-  
phelin de pere & de mere, est tout  
prest d'expirer : Ne voila pas par  
avance une riche recompense de  
nos travaux passés, & un puissant  
aiguillon pourembrasser avec cou-  
rage ceux qui se presenteront.

Il fallut encor sortir de cette se-  
conde Bourgade, pour nous trans-  
porter à la Capitale de tout ce pais,  
nommée Tionnontoguen, que  
les Iroquois ont rebatie, à un quart  
de lieuë de celle que les François  
brulerent l'an passé. Nous y fû-  
mes escortés par deux cents hom-  
mes, qui marchoiënt en bon or-  
dre; nous allions les derniers im-  
mediatement devant les Testes

blanches, & les plus confiderables du païs. Cette marche se faisoit avec une gravité admirable, iufqu'à ce que nous eftant rendus affés proche du Bourg, tout le monde s'arresta, & nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation, qui nous attendoit avec les autres Deputez. Apres quoy, il nous introduifit dans la Bourgade, où nous fûmes receus avec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de fa Cabanne, & deux pierriers faifant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue, que cet homme nous fit, confiftoit en ces deux mots; qu'ils eftoient heureux de ce que le François venoit diffiper les broüillars de l'air, dont la nation des Loups le troubloient, & remettre leur esprit en bonne affiette

44 *Relation de la Nouvelle France*  
par l'assurance de la paix, que nostre venué leur donnoit; après quoy suivit le festin, qui consistoit à un plat de bouillie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poisson boucané, & pour dessert un panier de citrouilles.

Peut-estre s'estonnera-t'on que des Missionnaires acceptent des honneurs qui leur sont si magnifiquement deferez, & se trouvent à des festins, dont ces peuples ont de coûtume de regaler leurs Ambassadeurs; Mais & ces honneurs & ces festins sont à la Sauvage; C'est à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chrestienne, au contraire ils fournissent les occasions de pratiquer avantageusement ces deux vertus; Il faut donc s'en tenir au sentiment de S. Paul:

des années 1667. & 1668. 45  
Scio & humiliari, scio & abundare, &  
satiari & esurire.

Le iour de l'Exaltation de Sainte Croix estant destiné pour faire nos presens, cest à dire pour parler en public sur le sujet de nostre venue; toutes les six Bourgades d'Agnié s'assemblerent icy, hommes, femmes, & enfans & vieillards; & après auoir donné commencement à cette action, par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du son d'un petit instrument de musique, que ces peuples escoutét avec plaisir & avec admiration; le Pere Fremin harangua devāt toute cette grande assemblée, s'accommodant pour les discours & pour les postures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par gestes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens

46 *Relation de la Nouvelle France*  
que produisoient la paix, les mal-  
heurs qui accompagnent la guerre,  
dont ils auoient éprouvé les effets  
depuis un an, par l'embrasement  
de leur Bourg. Il leur reprôcha les  
perfidies & les cruautés qu'ils  
auoient exercées avec tant de bar-  
barie sur nos François, sans en auoir  
receu aucun mauvais traitement :  
il leur declara en suite, qu'il ve-  
noit exprés pour changer cette  
humeur barbare, leur apprenant à  
viure en hommes, & puis à estre  
Chrestiens; & qu'en suite nostre  
grand Onnonio les recevroit pour  
ses sujets, & les prendroit desor-  
mais sous sa protection Royale,  
comme il a fait tous les autres peu-  
ples de ces contrées. Qu'aureste ils  
se donnassent bien de garde de-  
ormais d'exercer aucyn acte d'ho-  
stilité, ni sur nous, ni sur nos alliés.

*des années 1667. & 1668.* 47

Mais afin de leur donner plus de terreur & faire plus d'impression sur leurs esprits, comme ces peuples se conduisent beaucoup par les choses exterieures; le Pere fit planter au milieu de la place, où se tenoit le Conseil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collier de Pourcelaine; leur declarant que seroit ainsi pendu le premier des Iroquois qui viendroit tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés; qu'ils en avoient desja veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année passée d'un homme de leur país, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'est pas croyable combien ce present si extraordinaire les eston-

na tous; ils demeurent long temps la teste en bas, sans oser ni regarder ce spectacle, ni en parler; iusqu'à ce que le premier & le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ses esprits, se leva, & fit toutes les singeries imaginables autour de cette perche; pour declarer son estonnement. On ne peut pas descrire toutes les gesticulations que fit cét homme âgé de plus de soixante ans; que de regards inopinés à la veuë de ce spectacle, comme s'il en eust ignoré la signification: que d'exclamations, en ayant trouvé le secret & l'interpretation! que souvent il se prenoit horriblement par le gosier avec ses deux mains, se le serrant estroitement, pour représenter, & en mesme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité de

de monde qui nous environnoit ; en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une éloquence surprenante ; & après avoir discouru sur ce sujet bien long temps , faisant toujours paroître des traits d'esprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, & nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir nostre Chapelle, à la construction de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence: Ils nous deliurerent aussi un François, qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, & nous promirent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percez, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renvoyer chacun en leur país.

D

## ARTICLE V.

*De l'establissement du Christianisme  
dans le país des Iroquois d'Agné.*

**N**Ostre Chapelle ayant esté dressée par les soins des Iroquois mesmes, qui s'y apliquerent avec une ardeur incroyable; nous l'ouvristmes & nous commencâmes à y faire entendre la sainte Messe à nos anciens Chrestiens, instruits autrefois par nos Peres dans leur país des Hurons. Il faut icy auoüer qu'on ne pût s'empescher de verser des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs si fervents dans leurs devotions, & si constants dans leur Foy, depuis tant d'années, qu'ils ont esté privés de toute instruction: C'est la recompense que Dieu nous donne

*des années 1667. & 1668.* 51

par avance, pour les petits travaux  
aufquels ce genre de vie si barba-  
re nous engage pour son amour;  
Les iournées nous coulent fans y  
penser, & nous voyans obligez  
d'employer les huit heures de suit-  
te à faire prier Dieu ceux qui vien-  
nent en la Chapelle, le reste du  
temps se passe bien viste aux autres  
fonctions Apostoliques.

Les meres nous apportent leurs  
petits enfans pour leur faire le fi-  
gne de la Croix sur le front, & elles  
s'accouûtument a le faire elles mes-  
mes avant que de les coucher; leurs  
entretiens ordinaires dans les Ca-  
bannes sont de l'Enfer & du Para-  
dis, dont nous leur parlons souvent.

Le mesme se pratique dans les  
autres Bourgs, à l'imitation de ce-  
luy-cy & on nous y invite de temps  
en temps pour leur aller admini-

52 *Relation de la Nouvelle France*  
strer les Sacremens, & mettre ces  
Eglises Naissantes en l'estat que  
cette Barbarie peut souffrir.

Dés la premiere visite que le  
Pere Fremin a faite à une de ces  
Bourgades, il y a trouvé quarante  
cinq anciens Chrestiens, qui luy  
ont causé & ont receu recipro-  
quement bien de la consolation;  
il a esté obligé de rendre ce te-  
moignage à la verité, declarant,  
qu'il n'eust jamais crû ce qu'il a  
veu & experimenté, combien la  
pieté est bien en racinée dans l'ame  
de ces pauvres Captifs, qui sur-  
passent de beaucoup en devotion  
le commun des Chrestiens, quoy  
qu'ils n'ayent eu depuis si long-  
temps aucune assistance de leurs  
Pasteurs.\* Ils se sont approchez des  
Sacremens, ils ont fait Bapteser  
leurs enfans, & ont fait voir le

lieu où ils s'assambent tous les soirs sans y manquer, pour conserver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font ensemble, où se trouuēt aussi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, & persuadez de la verité de nostre sainte Foy par une si genereuse constance.

Comme les Iroquois ont fait des conquestes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouuoir les Tresors de la grace à toute sorte de Nations, par l'instruction de leurs Captifs.

Vne pauvre Esclave prise en guerre & amenée de la Mer du Nord, en ressent heureusement les effects, preste de mourir, elle a receu le S. Baptesme avec des dispositions merueilleuses.

54. *Relation de la Nouvelle France,*

Vne autre Captiue de la Nation des Loups, a esté disposée au Baptesme, avant que d'estre brûlée selon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaisir de faire de semblables rencontres.

Nous ne prenons pas moins de soin pour la conservation de la paix, que pour l'establissement du Christianisme, parce que l'un depend de l'autre: c'est ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conserver la vie à un Outaoüac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoïé icy comme une victime destinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en dérober toute connoissance; on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choisie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne se

*des années 1667. & 1668. 55*

trouvoit icy pour lors aucun des Anciens, à qui il appartenoit d'arrester ces violences; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desja saisis de cette proye, & l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires: une femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain: ie menace, ie fais retirer les femmes & les enfans: tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à bruler ce miserable: ie fais le cry par toutes les ruës du Bourg; vieillards vous estes morts, enfans il n'y a plus de vie pour vous, la paix est

D iij

56 *Relation de la Nouvelle France*,  
rompüe ; voila les Loups qui  
viennent d'un costé, & de l'autre  
ie vois Onontio avec son armée ;  
Vostre terre va estre renversée,  
vos Champs, vos Cabannes, vos  
Bourgades vont estre ruinées. A-  
près avoir couru toutes les ruës  
faisant ces cris, ie m'arrestay de-  
vant la Cabanne où l'on bruloit  
ce prisonnier, contre un des prin-  
cipaux articles de la Paix ; mais la  
porte estoit baricadée : ie crie  
plus haut, disant que tout le païs  
est perdu ; on ne me respond  
point. Je trouve par bon heur  
un vieillard , parent de ceux qui  
estoyent causes de cette tragedie ;  
ie luy parlay si efficacement, &  
mes menaces eurent un tel effet  
sur luy, qu'avec l'autorité que son  
âge & son alliance luy donnoit, il  
alla retirer ce pauvre homme du

*des années 1667. & 1668.* 57.

milieu des feux, & mele remit entre les mains. Il fut bien guery de ses blessures; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy causa une fievre, qui m'a donné tout loisir de l'instruire à mon aise, & le preparer à sa derniere fin. De fait 24. iours après cet accident, il est mort en bon Chrestien, & ie ne doute plus que ce n'ait esté par une Providence toute particuliere, que j'ay fait tous ces efforts pour sa liberté, afin de le delivrer en mesme temps des feux des Iroquois & de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, & avec toute la solennité qui se peut garder dans le milieu de cette barbarie. Tous nos Chrestiens y ont assisté en bel ordre, & avec une modestie qui

58 *Relation de la Nouvelle France,*  
au ravy les Iroquois, lesquels ont  
voulu voir cette ceremonie si ex-  
traordinaire, & qui ne s'estoit  
jamais pratiquée chez eux. Ainsi  
peu à peu nous establirons le  
Royaume de IESVS-CHRIST, sur  
les ruines de celuy de Satan, qui  
fait tous ses efforts aucontraire,  
comme nous allons voir dans l'ar-  
ticle suivant.

## ARTICLE VI.

*De l'yvrognerie des Iroquois d'Agnié  
& de ses malheureux effets.*

**I**lly a bien des empeschemens  
à l'establissement de la Foy par-  
mi ces peuples, dont on a assés  
parlé dant les Relations prece-  
dentes: un des plus grands dont  
on n'a pas encor fait mention,  
& dont le diable se sert bien avan-

*des années 1667. & 1668.* 59  
rageusement, est l'ivrognerie,  
causée par l'eau de vie, que les  
Europeans de ces costes là ont  
commencé à leur vendre depuis  
quelques années.

Elle est si commune icy, & y  
causé de tels desordres, qu'il  
semble quelque-fois que tous  
ceux du Bourg sont devenus fols  
tant est grande la licence qu'ils se  
donnent, quand ils sont pris de  
boisson. On nous a ietté des ti-  
fons à la teste; on a mis nos pa-  
piers au feu, on a forcé nostre  
Chapelle, on nous a souvent me-  
nacez de la mort, & pendant les  
trois & quatre iours que durent  
ces desordres, & qui arrivent assés  
souvent, il faut souffrir mille in-  
solences sans se plaindre, sans  
manger, sans reposer; ces furieux  
renversant tout ce qu'ils rencon-

60 *Relation de la Nouvelle France,*  
trent, & mesme se massacrant les  
uns les autres, sans espargner ni  
parens, ni amis, ni compatrio-  
tes, ni estrangers. Les choses vont  
quelque-fois à un tel excés, qu'il  
nous semble que la place n'est  
plus tenable; mais nous ne la quit-  
terons qu'avec la vie; & cepen-  
dant nous travaillons toujous à  
ramasser les precieux restes du  
sang de IESVS-CHRIST, qui n'a  
pas esté moins respandu pour ces  
pauvres Barbares, que pour le  
reste du monde.

Quand l'orage est passé, nous  
ne laissons pas de faire nos fon-  
ctions assés paisiblement; nous  
avons entre autres celebré la feste  
de Noël avec toute la devotion  
imaginable de la part de nos Neo-  
phytes, dont plusieurs ont assisté  
à six Messes de suite: ainsi Dieu

*des années 1667. & 1668.* 61  
ne nous laisse pas toujours dans  
l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profession publique du Christianisme, & qui sont pour la plus part en tres bon train, & dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous auons Baptisé une cinquantaine de personnes, dont deux femmes Iroquoises & deux Algonquines sont en voye de salut, comme nous avons sujet de le croire, vëu les bons sentiments, dans lesquels elles ont expiré; du depuis nous en avons encor bien Baptisé cinquante; & de tout ce nombre, trente enfans. Sont avec toute assurance dans le Paradis.

Voila pour le present tout ce que nous pouvons dire de cette Mission de Sainte Marie, pour

62 *Relation de la Nouvelle France,*  
laquelle nous concevons de grandes esperances, si la paix dure, & si nos Iroquois sont humiliés. Pour y contribuer, nous avons iugé qu'il estoit bon que le Pere Pierron, après avoir esté chez les Hollandois, ou plustost les Anglois qui se sont rendus Maistres de la nouvelle Hollande, entreprist le voyage de Quebec sur les glaces, pour informer Monsieur le Gouverneur & Monsieur l'Intendant de l'estat de ce pais; afin qu'ayants toutes les lumieres necessaires, ils puissent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont si heureusement commencé.

CHAPITRE III.

*De la Mission de S. François Xavier  
chez les Iroquois d'Onneiout.*

**L**E Pere Jacques Bruyas estant arriué à Agnié, en compagnie des Peres Fremin, & Pieron, se separa d'eux pour tirer vers la Bourgade d'Onneiout, qui est la seconde Nation des Iroquois Inferieurs, la moins nombreuse en effet, mais la plus superbe, & la plus insolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y ietter les fondemens d'une nouvelle Eglise, à laquelle la Prouidence l'avoit destiné. Voicy comme il en parle.

Je ne scaurois mieux commencer que par ce qui s'est passé en

64 *Relation de la Nouvelle France,*  
ce iour, auquel i'ay eu la consolation de dire pour la premiere fois la Sainte Messe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'estre acheuée par les propres mains de nos Iroquois. I'espere que la feste du Glorieux Archange S. Michel me sera de bon augure, puis qu'il est le Prince de l'Eglise, il aura soin de celle-cy, qui ne fait que naistre, & luy donnera accroissement.

Huit iours après que i'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres sensible, dans l'heureuse rencontre que i'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppression de poitrine & d'une fièvre continuë, qui dans ses redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predestinée pour le Ciel, ayant ouï parler

*des années 1667. & 1668.* 65

parler à sa fille de la priere que i'enseignoïa a faire tous les iours, luy têmeigna qu'elle seroit bien aïse de me parler pour se faire instruire: ie me transportay aussitost dans sa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plutôt qu'une femme vivante; Ce qui m'obligea de luy parler du bonheur que les Fideles possederoient en l'autre vie, & luy ouvrir l'esprit pour les autres Mysteres de nostre Foy. Elle m'escoute avec attention, & m'assure qu'elle croit tout ce que ie luy dis; I'y retourne tous les iours à plusieurs reprises: enfin la voyant tirer à sa fin, & d'ailleurs bien instruite, ie l'ay Baptisée; & depuis i'ay toujours reconnu dans elle vne affection tres fervente & tres sincere pour la priere.

Vn peu avát qu'elle expira, ie luy

E

fis faire les actes propres des moribonds, iufqu'à ce qu'ayant perdu la parole, elle ne me parloit plus que par fignes : neanmoins luy ayant montré le Crucifix, ie luy dis pour la dernière fois, Agathe, (c'estoit fon nom de Baptesme) voila celuy qui est mort pour toy, ne l'aime tu pas ? Veux tu encor l'offencer ? alors faisant encor un effort, elle dit diftinctement, oüy ie l'aime, iamais plus de peché ; ie croy en luy, il n'est pas menteur comme nous ; & la parole luy ayant manqué auffi bien que l'usage de fes mains qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit figne des yeux & de la bouche, d'approcher mon Crucifix, ce qu'ayant fait, elle le baifa avec tant de devotion, que i'eus bien de la peine de ne pas donner quelques lar-

*des années 1667. ④ 1668.* 67  
mes à un spectacle si nouveau ;  
d'une personne élevée dans l'idola-  
trie , & instruite depuis si peu de  
temps.

C'est donc ainsi que cette pau-  
vre Iroquoise est morte entre les  
bras de IESVS mourant ; & c'est ainsi  
que Dieu detrempe les dégouts  
& les ennuis qui sont inseparables  
de la fonction où ie suis employé,  
& qu'il adoucit les amertumes de  
ma solitude.

Cette seule victoire sur le demon  
est capable de me donner de nou-  
velles forces pour le combatre, &  
pour tout entreprendre, où il s'a-  
gira de la gloire de mon Maistre.

Cette bonne femme à laissé une  
fille, qui est un des beaux natu-  
rels que ie connoisse, & qui ne  
cedera pas à sa mere, comme i'es-  
pere. J'ay sceu d'elle une chose

fort rare parmy les Sauvages, & que ie ne puis affés admirer dans la corruption vniverselle des autres; c'est que jamais elle n'a violé la foy coniugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, & mesme on luy a ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la sterilité, ni toutes les menaces qu'on a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu dans son dessein de garder la chasteté coniugale.

Quelque temps apres le decez de cette Iroquoise, i'ay enuoyé au Ciel un petit enfant, que i'ay Baptisé avant sa mort: c'est un Ange qui priera pour la conversion de ses Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre chose que de contribuer au salut de ces deux Iroquois, ie m'estimerois bien payé

*des années 1667. & 1668.* 69

de tout ce que j'ay souffert, & de ce que j'espere souffrir à l'avenir. l'attens un grand secours de ces deux Ames innocentes aupres de Dieu.

Je me persuade qu'ils ont desja operé en la personne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis plusieurs années, dont la conversion à des circonstances qui meritent d'estre raportées. Cet homme étoit malade il y a long temps, d'une fluxion sur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche; son malaugmenta beaucoup depuis un vòyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fievre continuë, qui l'obligea de chercher quelque remede pour soulager sa douleur: j'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plutôt pour gagner

son affection, que pour luy procurer une entiere guerison: en effet il me t emoigna d eslors qu'ils souhaitoit depuis long-temps d'estre Chrestien, & me pria de l'instruire aupl ustot: ie commen ay de le faire le mieux que ie p us, mais le demon fit bien-tost avorter tous ces bons desseins, & ie fus bien estonn e lors qu'allant visiter mon malade, ie le trouvoy si  eloign e de croire en IESVS-CHRIST, qu'il ne vouloit pas mesme me regarder. Il persista huit iours entiers dans son opiniastret e, pendant lesquels il fut visit e d'un longleur, qui luy donna des grandes  esperances de recouvrer la sant e, & luy fit concevoir vne plus grande averfion de la Robe noire. Cependant ie ne cessay de prier Dieu pour sa conversion, voyant bien qu'il avoit peu de temps   vi-

*des années 1667. & 1668.* 71

vre, & i'interposay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers son Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele: apres quoy ie retournay en la Cabane de ce miserable, que ie trouvay si foible & si abatu, qu'à peine pouvoit il parler; & bié luy dis-je, tu vois ou se terminét les belles promesses de ton Jongleur, & tu reconnois maintenant l'inutilité de ses sortileges: ô que tu ferois bien mieux de me croire & de m'écouter, quand ie te promets, non pas de te rendre la santé pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal est incurable; mais iet'assûre que tu seras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refusant d'entendre la voix du Maistre de nos vies; mais il est assés bon pour te

72 *Relation de la Nouvelle France*  
pardonner, si tu és marri de l'a-  
voir offensé.

L'adioûtay plusieurs autres choses que le S. Esprit m'inspira, & qui toucha en mesme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne cessoit de pleurer, & me disoit en sanglotant, i'ay peché mon frere, ie n'ay point d'esprit, mais ne m'abandonne pas, aye pitié de moy, instruis moy sans delay; ie seray plus souple deormais à escouter ta parole, ie ne veux plus obeïr au demon: il accompagnoit ses paroles de tant de larmes, que ie n'eu pas de peine à croire que Dieu ne l'eust touché.

Ie recommencay donc mes instructions, apres lesquelles ie luy donnay le Baptesme, auquel il a suruescu huit iours, pendant lesquels ie ne scaurois exprimer la

*des années 1667. & 1668: 73*

ferueur & la devotion qu'il a temoignée pour la priere.

Trois iours devant sa mort, il tomba en delire; mais quoy qu'il n'entendist rien, quand on luy parloit d'affaire, il sembloit neanmoins rerourner en son bon sens, quand ie luy parlois de la ptiere: l'esprit luy retourna un iour avant son trépas, que ie passay aupres de lui, pour le faire souvenir de Dieu, & pour luy inspirer des pensées propres pour l'estat, où il se trouvoit; mais il n'avoit pas besoin de ma presence pour cela, car il ne faisoit que repeter iusqu'au dernier moment de sa vie, les paroles, IESVS ayez pitié de moy, ie suis marri de t'avoir offensé.

L'attribüe cette conversion à la Sainte Vierge, qui l'a impetré de son Fils, & qui continuë ainsi à

74 *Relation de la Nouvelle France,*  
me consoler dans ma solitude.

Après ce coup de grace, j'espère avec la miséricorde de nostre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eschappera, sans que ie le dispose à la mort; quoy que le nombre en soit si grand, que j'ay bien de la peine à les visiter tous, & ils pouroient bien donner de l'employ à un fervent Missionnaire.

Quelques bonnes Chrestiennes Huronnes me viennent au secours; une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiste. Je suis surpris de l'entendre quelque fois faire ses exhortations à nos Catechumenes, & les instruire de l'importance de la priere, & de l'excellence de la Foy; si j'en avois beaucoup de semblables, tout ce Bourg seroit bientost converty.

Ces douceurs sont entremêlées de bien des Croix: la plus rude que j'ay eüe de ma vie, est d'avoir veu brûler icy quatre femmes, prises sur la Nation d'Andastogué, sans que j'aye pû leur administrer le saint Baptesme, pour les empescher de passer d'un feu veritablement bien cruel, & qui me faisoit horreur, a un autre incomparablement plus rigoureux. J'ay fait ce que j'ay pû auprès d'elles, mais il m'a esté impossible d'en tirer aucune raison. Il n'y a pas vn Onneiout dans ce Bourg, qui entende leur langue, & qui en soit entendu. O que ce m'estoit là une rude & pesante Croix, de voir ces pauvres victimes, ietter sur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres & suppliantes, comme pour me de-

76 *Relation de la Nouvelle France*  
mander quelque soulagement, &  
ne leur en pouvoit donner, ny  
pour les peines qu'elles souff-  
roient alors, ny pour celles où  
elles alloient tomber.

J'ay esté un peu consolé dans  
mon affliction, par les bons sen-  
timens de la fille de nostre Aga-  
the, dont j'ay parlé, car m'estant  
venuë trouver lors qu'on amenoit  
ces Esclaves, & qu'on les recevoit  
à la mode du país, c'est à dire avec  
une prodigieuse d'écharge de  
coups de bastons; elle me deman-  
da s'il y avoit du mal d'aller voir  
leur reception; declarant qu'elle  
estoit resoluë de ne point sortir  
de chez soy, de peur de déplaire  
à Dieu, par la veuë de ce specta-  
cle d'horreur: cependant on fai-  
soit des cris & des huées par tout  
le Bourg, capables d'exciter la cu-

riofité des plus modestes, & il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois, pour ne pas regarder les Entrées triomphantes, que faisoient les Romains dans leur ville, après quelque celebre victoire; puis que c'est à proportion la mesme chose à l'égard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, & leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le jour d'après qu'on eût blûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, & luy ayant respondu qu'elle n'offenceroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, &

sans prendre plaisir à la disgrâce de ces miserables ; ie n'ay pas osé, me dit elle, y aller, dans la crainte de déplaire à Dieu. Je n'ay point vëu de conscience plus delicate: i'admire sa generosité à prier Dieu en face des plus libertins : si elle continuë comme elle à commencé, i'espere qu'elle sera un iour l'appuy de cette Eglise naissante. Peut-estre est-elle redevable de ce bonheur à son mari, Huron de Nation, autrefois Baptisé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, & fort porté aux choses de son Salut.

C'est ainsi que ce petit troupeau va croissant : ie l'ay augmenté dès les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui i'ay conferé le Sacrement de Baptême. Ce sont la plus part des en-

*des années 1667. & 1668.* 73

fans; car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand discernement, de peur de faire plus d'Apostats que de Chrestiens. Ils tiennent le songe comme une Divinité qu'ils adorent; & ils ont l'instabilité du mariage, comme une porte ouverte au desordre de leurs convoitises; ce sont deux grands obstacles à la Foy, & qui me rendent plus difficile à les admettre à l'Eglise: neanmoins si les prieres des Ames zelées pour la conversion des Sauvages obtiennent de la misericorde de nostre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation & dans la crainte; j'espere qu'en peu de temps, nous pourons elever icy, sur les ruines de l'infidelité, une Eglise fleurissante, & reduire ces esprits de sang & de cruauté,

CHAPITRE IV.

*De la Mission de S. Jean Baptiste, aux  
Iroquois d'Onnontaté.*

**N**ous suivons la situation  
des lieux dans l'ordre des  
Chapitres; car apres la Nation  
d'Agnié, & celle d'Onneiout,  
tirant entre le Midy & le Cou-  
chant, on rencontre Onnontaté,  
grande Bourgade, qui est le cen-  
tre de toutes les Nations Iroquoi-  
ses, & où se tiennent tous les ans  
comme les Estats generaux, pour  
vuider les differents qui pou-  
roient avoir pris naissance entre  
eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres  
sage, & n'a rien de Barbare: car  
comme leur conservation depend  
de

*des années 1667. & 1668.* 81  
de leur vnion. Et comme il est difficile que parmy des peuples, où la licence regne avec toute impunité; sur tout parmy les ieunes gens, il ne se passe quelque chose capable de causer de la rupture, & de desunir les esprits; ils font châque année une assemblée generale dans Onnontae, où tous les Dêputés des autres Nations se trouvent pour faire leurs plaintes, & recevoir les satisfactions necessaires, par des presents mutuels, avec lesquels ils s'entretiennent ainsi en bonne intelligence. C'est ce qui fait que de toutes les Missions Iroquoises, celle sur qui nous iettons les yeux avec plus de complaisance, est celle-cy; par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere les lumieres de l'E-

82 *Relation de la Nouvelle France,*  
vangile, & peut passer pour la  
plus ancienne Eglise des Iroquois.

La Providence a fait naistre une  
occasion favorable pour luy don-  
ner commencement, ou plûrost  
pour retablir en son premier  
estat le Christianisme qui y estoit  
florissant, & le seroit encor, si la  
perfidie de quelques uns de ces  
Barbares n'eussent chassé les Pa-  
stEURS, il y a plus de dix ans, par la  
guerre qu'ils renouvelerent a-  
lors contre les François.

Le Pere Julien Garnier estant  
monté pendant l'Esté dernier à  
Onneïout, pour y travailler con-  
jointement avec le Pere Bruyas,  
au salut de ces peuples, se vit  
obligé par tous les motifs de cha-  
rité, de donner iusqu'à Onnon-  
taé, qui n'est éloigné que d'une  
petite iournée.

Il y fût receu avec tous les témoignages de cordialité & de bienveillance, qu'on peut souhaiter d'un peuple qui quoy que barbare & fort affectionné à nos Peres; iusques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empescher de retourner à son Poste, se mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il desireroit de eux. Et comme il leur eut déclaré qu'il ne pouvoit pas demeurer tout seul, & sans Chapelle, Garakontié, ce Fameux Capitaine, dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de satisfaire à l'un & à l'autre: & de fait en peu de iours il mit sur pied une Chapelle, & aussitôt après entreprit le voyage de Quebec, pour visiter Monsieur le Gouverneur, qui avoit desiré de voir cet hom-

84 *Relation de la Nouvelle France* ;  
me si obligeant envers les Fran-  
çois , & pour emmener avec soy  
quelques uns de nos Peres , qu'il  
venoit demander , & dont il vou-  
loit estre le Conducteur en son  
païs.

Pour faire mieux reussir son  
Ambassade , il lie partie avec les  
quatre premieres testes du Bourg,  
qui representoient les principales  
familles dont il est composé : En  
cette Compagnie il arriva à Que-  
bec le 20. iour d'Aoust dernier ;  
où ayant paru devant Monsieur  
le Gouverneur & Monsieur l'In-  
tendant , il fit cinq presents , qui  
estoitent comme les Truchemens  
des cinq paroles , qu'il portoit de  
la part de toute sa Nation.

ARTICLE I.

*Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaé. Il parla en ces termes à Mr le Gouverneur.*

**I**E me suis autresfois vanté d'avoir fait pour la Nation Francoise, ce que jamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre; ayant rachepté plus de vingt six de ses Captifs, des mains de ceux qui les auroient brûlés, si ie ne les eusse retirés; Mais maintenant ie n'ose plus me glorifier de ce que i'ay fait en ce point; dautant que vous, Onnontio! avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie, non seulement aux Onneiout qui estoient parmy vous, tandis que ceux, de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient;

86. *Relation de la Nouvelle France,*  
mais de plus la donnant à toute  
autant de personnes, qui com-  
posent nos cinq Nations, lors  
qu'y ayant mené une puissante  
armée, & pouvant mettre tout à  
feu & à sang, d'autant que cha-  
cun fuyoit devant elle, vous  
vous estes contenté d'humilier  
le seul Agnié; c'est en quoy  
vous avez surmonté l'esperan-  
ce que j'avois en la clemence  
des François; & c'est de quoy au-  
jourd'huy ie vous viens remer-  
cier, & voudrois bien aussi estre  
capable de remercier nostre  
grand Roy Louis, de ce qu'il  
n'a pas désiré nostre sang, ny  
nostre totale ruine; mais seule-  
ment de nous humilier.

2. Ie viens aussi nettoyer vos  
visages des larmes, que le Pere  
Garnier nous a dit avoir décou-

lé de vos yeux, en suite de la mort de nos gens tués par les Andastoë.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'estoit Onnontio, qui luy avoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir visiter, pour voir en quel estat estoit nostre pauvre Nation. Cette courtoisie nous a tellement gagné le cœur, que nous luy avons fait toutes sortes de caresses, & l'avons prié de ne nous point quitter; à quoi s'estant accordé, moyennant que nous luy fissions une Chapelle, & que nous luy vinssions querir un compagnon, nous auons fait l'un & l'autre : La Chapelle fut faite deux iours après son arrivée; & maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remer-

88 *Relation de la Nouvelle France,*  
cier de ce que vous vous este sou-  
venu de nous ; & puis pour de-  
mander vne Robe-noire pour luy  
servir de compagnon. Donnez  
nous aussi un Chasseur.

4. Vous ne sçauriez douter de  
ma fidelité; ie vous prie de croire  
que toutes nos Nations seront  
dorenavant dans le respect ,  
qu'elles ont promis à vôtre grand  
Onnontio ; n'écoutez plus les  
Hurons fugitifs, qui vous veu-  
lent mettre en defiance envers  
nous.

5. Nous n'avons jamais tenu les  
Loups pour nos ennemis, & nean-  
moins ils nous tuent. Faites, ô  
Onnontio ! que vostre voix re-  
tantisse dans leur país; & que do-  
rénavant ils n'infestent plus les  
chemins, que vous & nous te-  
nons pour nous entrevifiter : car

*des années 1667. & 1668.* 89

autrement ils vous tuëront bientôt, aussi bien que nous.

Après qu'il eut ainsi parlé, on luy fit réponse par autant de paroles, accompagnées de cinq presents.

*Responſes données le 27. Aouſt 1668.  
aux paroles des Iroquois de la Nation  
d'Onnontagué portées par le  
Capitaine Garakontié.*

**L**E François convient avec toy : tu as tesmoigné en toute occasion, que tu l'aimois si fortement, qu'il en a receu des marques assurées, qui ne souffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles; aussi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, & t'en a marqué sa reconnoissance; que les belles actions sont estimées meritoires, quand elles se

90 *Relation de la Nouvelle France,*  
soutiennent par une conduite  
toujours égale. On espere que la  
tienne ne le dementira jamais, &  
que tu inspireras à tes freres & à  
tes nepveux, de la tenir inviola-  
ble à l'égard des François ; puis-  
que tu reconnois en eux de si  
bons sentimens de compassion  
& de clemence, & que tu es per-  
suadé, que pouvant destruire tes  
freres & tes nepveux, ils ont eu  
la bonté de ne le pas faire. Fais  
donc perdre la pensée que tes moi-  
gne avoir quelque ieunesse e-  
stourdie, d'entre tes freres & nep-  
veux, que si les François n'ont  
pas esté destruire le Bourg d'On-  
neiout, c'est qu'ils ne l'ont pû,  
ou ne l'ont osé faire ; & fais leur  
entendre, que quand il n'y au-  
roit icy presentement aucunes  
troupes capables de telle entre-

prise, ce grand Onnontio, nommé Lovis, est si puissant & si jaloux du respect que luy doivent ses enfans ; qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a presentemér, au moindre advis qu'il auroit, que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non seulement à ses propres Sujets ; mais encor à ceux des Nations Sauvages, qui se sont mis soubs sa protection, & qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainsi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un present.

2. La part que le François a pris par ses latmes, à la mort de tes freres tués par les Andastogué, est un effet de la tendresse qu'il a en qualité de Pere, pour toy, comme pour son enfant ; &

52 *Relation de la Nouvelle France,*  
la reconnoissance que tu témoigne pour la grace qu'il t'a fait en cela , l'obligera à t'en faire d'autres en toute occasion ; ainsi prens toujourns le chemin de témoigner de la gratitude pour les bien-faits receus ; parce que c'est le moyen le plus propre de te conserver sa bienveillance & de te perpetuer sa faveur. Pour cela un present.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demande , que d'un costé tu as bien reçu la premiere grace , que l'on t'a faite par l'envoy du Pere Garnier , en le traittant favorablement ; mais encore en le faisant festoyer par toute ta Cabanne , & luy faisant dresser une Chapelle , où il peut te faire faire la priere & à tes freres , pour te procurer ton

Salut & à eux; qui est le plus grand bien que tu puisses recevoir; & que d'ailleurs tu témoigne reconnoissance de ce bien receu. Pour cela un present.

4. Le François t'a desja dit qu'il n'a jamais douté, & doute moins encore au iourd'huy de ta fidelité & de la verité de tes paroles: & tu dois estre persuadé qu'estanten estat de prevenir, nontes infidelités personnelles, mais celles dont tes freres & tes neveux peuvent estre capables; ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroistre, en portant chez toy la guerre & te destruisant tout d'un coup, sans qu'il restast des vestiges de ta Nation; & pour marque qu'il se confie en tes paroles, & qu'il est assuré d'ailleurs qu'il te pourra toujourns punir, si tu

94 *Relation de la Nouvelle France*  
souffre qu'il s'en viole aucune,  
c'est qu'il t'envoie une Robe noi-  
re, & qu'il fera passer la ieunesse  
dans tes habitations, pour s'em-  
ployer avec toy à la deffence com-  
mune. Pour cela un present.

5. Le François ne craint point  
le Loup, & il ne peut se persua-  
der qu'il le veuille tuer; & s'il  
l'entreprendoit, il ne seroit pas  
plus exempt de sa ruine & de sa  
destruction totale, que les autres  
ennemis. Il faut que tu scaches  
que le Loup a fait entendre que  
l'Iroquois luy faisoit la guerre, &  
quoy qu'il n'y eust que tes nep-  
veux d'Onneiout & d'Agnié, à  
ce que tu pretendis, il a fait con-  
noistre qu'il y a eu souvent des  
ieunes gens de ta Cabanne, & des  
autres Nations superieures, qui  
luy ont porté la guerre avec tes

neveux. Il seroit donc bon que tu fisses en sorte que tes neveux cessassent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peust avec iustice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il soit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occasion, qu'il te distingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy; car nous voulons bien prendre tes interets en toutes les rencontres; & cette Nation des Loups à adjoûté, que quand il a recherché l'auteur de la mort, & qu'il s'est adressé à ceux d'Agnié & d'Onneiout, il a receu pour responce, qu'ils n'estoient pas les meurtriers, & que les casse-testes venoient de vos trois Nations superieures, Onnontaté, Gioen, Sonnontouian.

96 *Relation de la Nouvelle France*  
Pour cela un present.

Les Ambassadeurs bien contents de ces presens, s'en retournerent, emmenant avec eux le Pere de Carheil, & le Pere Millet pour travailler à leur conversion.

## ARTICLE II.

*Heureuses rencontres pour le Baptesme  
d'un Iroquois.*

**L**E premier fruit de cette Mission, fut un coup de Providence bien favorable pour un pauvre moribond, que le P. Garnier trouva en chemin, sur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieues d'Onnonraé. Cet homme Iroquois de Nation, avoit espousé une Huronne Chrestienne, à qui il est bien redevable de son Salut : Il estoit  
pour

pour lors si bas , d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans , qu'il avoit presque perdu tout sentiment, n'entendant & ne connoissant plus personne ; ce qui fut cause qu'il demeura fort long-temps, sans pouvoir répondre à tout ce que le Pere luy disoit ; iusqu'à ce que revenant à soy , par un grand effort qu'il fit , il poussa ces paroles du fond du cœur, le meus content, puisque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay si instantment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage , mais la femme estant survenue là dessus , elle expliqua plus au long la pensée de son mari. O l'heureuse rencontre pour nous , dît cette femme, de t'avoir conduit icy si à propos pour disposer mon mari à mourir en bon Chrestien ; j'avois

98 *Relation de la Nouvelle France,*  
resolu d'aller chercher une Robe  
noire iusqu'à cinquâte lieuës d'icy,  
mais nostre bon Dieu a prevenu  
nos desseins. Tu vois ce pauvre  
moribond, disoit-elle au Pere, que  
i'ay fait prier Dieu tous les jours de-  
puis le temps qu'il est malade, &  
sur tout ie me suis appliquée cet  
Hyver dernier, à l'instruire des  
choses de l'autre vie le mieux que  
i'ay pû:ieluy ay souvent repeté, que  
pour estre vray Chrestien, il faut  
porter au Ciel tous ses desirs, & y  
placer toutes ses esperances; qu'il  
n'avoit plus rien à souhaitter en ce  
monde; qu'il ne luy restoit plus  
qu'à obtenir par ses ferventes prie-  
res, d'estre du nombre des Bien-  
heureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cet-  
te bonne Huronne, par la bouche  
de laquelle le Saint Esprit parloit;

fur tout quand elle adioûta ces mots: Voicy le temps precieux, disoit-elle à son mari, escoute maintenant la Robe-noire, c'est luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frapes depuis si long-temps-

Providence de Dieu infiniment adorable ! depuis dix ans aucun Prestre ne s'estoit trouué là, depuis deux ans ce malade a vescu comme par miracle; & estant prest de mourir, Dieu luy conduit comme à point-nommé le Pere, lequel estant pressé de partir de ce lieu qui n'estoit qu'un passage, n'eut autre loisir que de conferer le Baptesme à ce moribond si bien disposé, qui mourut le lendemain entre les bras & parmy les prieres de sa femme, qui par ses ferveurs luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Bre-

100 *Relation de la Nouvelle France*  
bis égarée dans ces vastes forests,  
il faut bien courir pour la rencon-  
trer ; mais ce sont des courses heu-  
reuses & des peines bien agreables  
quand elles se terminent au salut  
d'un pauvre Sauvage.

---

## CHAPITRE V.

*De la Mission de saint Joseph chez les  
Iroquois d'Oïogouën , & de celle  
d'une Colonie d'Oïogouëns nouvelle-  
ment establie sur les Costes du Nord  
du Lac Ontario.*

**L**E Pere Estienne de Carheil &  
le Pere Pierre Millet estants  
montés aux Iroquois , comme  
nous avons dit, vont partager leurs  
soins & leurs travaux , l'un estant  
destiné pour Onnontaeé, & l'autre  
pour Oïogouën.

C'est une quatrième Nation Iroquoise éloignée de trente lieues ou environ , de celle d'Onnontaté, montant toujours entre l'Occident & le Sud. Ces peuples sont assés bonnaces pour des Iroquois; jamais à proprement parler , ils n'ont porté les armes contre les François ; & si quelques-uns l'ont fait , ce n'a esté que par engagement de partie , & non par dessein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils sont assés susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne; Nous l'avons éprouvé, lorsque nous les cultiviós il y a dix ans , & le feu Pere Menard qui estoit leur Pasteur , s'est toujours beaucoup loué de leur docilité: Il avoit basti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection

102 *Relation de la Nouvelle France*  
& cét Esté dernier, l'Hoste chez  
qui nous demeurions, a entrepris  
exprés le voyage, avec quelques  
uns de ses compatriotes, pour ve-  
nir demander de nos Peres, qui  
puissent restablir chez eux la Foy,  
que nous y avions plantée.

Nous contentons leurs desirs,  
leur accordant le P. de Carheil, qui  
va remettre sur pied cette Eglise,  
composée de quelques Iroquois, &  
d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des  
ennemis a obligé quelquesuns de  
cette Nation à s'écarter, & à s'aller  
placer sur les Costes du Nord du  
grand Lac Ontario, ce detache-  
ment des Oiïogouens, ou plutôt  
cette nouvelle peuplade avoit be-  
soin de Pasteurs pour confirmer  
l'esprit de la Foy dans cette nou-  
velle Eglise, que nous avons culti-

*des années 1667. & 1668.* 103  
vuée pendant deux années; &  
c'est ce qui a esté fait dignement  
par M. de Fenelon & M. Trouvé,  
deux fervens Missionnaires, qui  
y ont esté enuoyés par Monsei-  
gneur l'Evesque; mais comme ils  
ne sont partis que sur la fin de l'E-  
sté, aussi bien que les deux Peres,  
ny les uns ny les autres n'ont pas  
encor pû envoyer aucune nou-  
velle de ce qui s'est passé dans ces  
nouvelles Eglises.

---

## CHAPITRE VI.

*De la Mission du S. Esprit.  
aux Outaoïacs.*

**I**l n'est pas necessaire de repeter  
le denombrement de toutes les  
Missions qui dependent de celle-  
cy; & dont il fut parlé de cha-  
cune en particulier dans la der-

104 *Relation de la Nouvelle France*  
niere Relation : il suffit de dire  
que les trauaux , la famine , l'in-  
digence de toutes choses, le mau-  
vais-traitement des Barbares, les ri-  
sées des Idolâtres, sont les partages  
le plus pretieux de ces Missions.

Comme ces Peuples pour la  
plus part , n'ont jamais eu aucun  
commerce avec les Europeans, il  
est difficile de s'imaginer l'exces  
d'insolence, où les porte leur Bar-  
barie ; & la patience , dont il faut  
estre armé pour les supporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou  
trente Nations , differentes de  
langage, de mœurs & de Police.  
Il faut tout souffrir de leur mau-  
vaise humeur & de leur brutali-  
té, pour les gagner par douceur  
& par affection : il faut se faire en  
quelque façon Sauvage avec ces  
Sauvages, mener une vie de Sau-

vage avec eux; viure quelque fois de la mousse, qui croist sur les Rochers; quelque fois des arrestes broyées, qui tiennent lieu de farine; quelque fois de rien, passant les trois & quatre iours sans manger, comme eux, qui ont l'estomac fait à ces fatigues: mais aussi qui mangent sans s'incomoder, en un seul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chafse ou de pesche. Les Peres Claude Alloëz & Louys Nicolas ont passé par ces épreuves; & si les penitences & les mortifications contribuent beaucoup à la conversion des Ames, on peut dire qu'ils menent une vie plus austere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde; & ne cessent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apo-

106 *Relation de la Nouvelle France*  
stoliques; qui sont de Baptiser  
les enfans, instruire les Adultes,  
consoler les malades & les dispo-  
ser pour le Ciel; ruiner l'Idola-  
trie, & faire retentir le son de  
leurs parole iusques aux extremi-  
tés de ce bout du Monde.

Le Pere Jacques Marquette est  
allé au secours avec nostre Frere  
Louys le Boëme; & nous espe-  
rons que les sueurs de ces gene-  
reux Missionnaires, qui arrousent  
ces terres, les rendront fertiles  
pour le Ciel: Ils ont Baptisé de-  
puis un an quatre vingt enfans,  
dont plusieurs sont en Paradis:  
C'est ce qui essuie toutes leurs pei-  
nes, & ce qui les fortifie à subir  
tous les travaux de cette Mission.

La Providence leur fait encor  
goûter quelque douceur, quand  
elle leur fait tomber des malades

*des années 1667. & 1668.* 107

qui tendent à la mort, & qu'ils disposent à la vie Eternelle.

C'est ce qui est arrivé en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples; le quel estant Baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eü aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un costé, tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieuës de país.

Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hiverner proche de la demeure du Pere Alloëz; sans doute par un presentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie & en sa mort, par le Pere, qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin

108 *Relation de la Nouvelle France*  
d'adieu, à une grande Assemblée,  
qui fut convocquée pour cela de  
diverses Nations. C'estoit pour  
garder leur coûtume, dont il se  
servit avantageusement pour la  
Foy ; car il parla à tout ce grand  
monde, à la verité d'une voix  
mourante ; mais d'un ton de Ca-  
pitaine, & en termes energiques,  
leur declarant qu'il avoit vescu  
Chrestien depuis long temps, &  
que mourant Chrestien, il se te-  
noit assureé du bonheur promis  
à tous les Croyans. Et qu'eux  
au conttaire, qui ne vouloient pas  
écouter la parole de Dieu, se-  
roient tourmentés après leur  
mort par les Demons, bien plus  
cruellement sans comparaison,  
qu'ils ne tourmentent un Iro-  
quois, quand ils le tiennent en-  
tre leurs mains : qu'au reste il

*des années 1667. & 1668.* 109

mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, & que s'ils estoient sages, ils ne differeroient pas davantage de suivre son exemple. Apres ces paroles qu'il donna à la Charité de ses Compatriotes, il songea tout de bon à soy-mesme, & après s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame, nous laissant tout sujet de croire que Dieu luy a fait misericorde.

On pouroit rapporter d'autres exemples semblables, pour faire voir les ressorts de la Divine Providence pour le salut de ses Elûs. C'est à nous à cooperer fidèlement à ce grand Ouvrage, & à aller chercher ces brebis errantes, quelques éloignées qu'elles soient, & quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y consumer nos vies.

110 *Relation de la Nouvelle France,*

Il est vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Esté en nos Habitations, au nombre de plus de six cents Sauvages, mais ce n'a esté que comme un éclair , & pour faire leur petit commerce avec nos François; qui n'est pas un temps propre pour les instruire ; il faut donc les suivre chez eux, s'accommoder à leurs façons, pour ridicules qu'elles paroissent , afin de les attirer aux nostres. Et comme Dieu s'est fait homme, pour faire les hommes des Dieux , un Missionnaire ne craint pas de se faire, pour ainsi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chrestiens : *Omni-bus omnia factus suu.*

## CHAPITRE VII.

### *De la Mission de Tadoussac.*

**N**Ous traversons plus de six cent lieuës de terre pour passer de la Mission des Outaouacs à celle de Tadoussac. Celle là est la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, & celle cy est une des premières qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de saint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a soing de cette Eglise, ne sçauroit assez louer la pieté & l'innocence de ces Sauvages Chrestiens, qui n'ont presque plus qu'un demon à combattre, à sçavoir l'yurognerie, laquelle seule cause plus de desordres, que tous les autres demons ensemble.

L'eloignement des François, & la demeure qu'ils font ordinairement dans les Forests, les deliure de ces malheurs, & pendant tout l'Hyver, que le Pere a passé avec eux aux environs de Tadoussac, il a remarqué dans les Neophytes les ferveurs de la primitive Eglise, & l'innocence des anciens Anachorettes. Peut estre trouvera t'on qu'il y a de l'exageration en ce discours; mais Monseigneur l'Evesque qui a esté témoin d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-apres, en est assés convaincu; Et il n'y a personne, qui connoisse le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, si on luy retranche la boisson enyvrante; comme nous n'experimentons que trop, qu'elle change les Chrestiens en Apostats,

*des années 1667. & 1668.* 113  
& qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traitte avantageuse; & l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François & les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres iustement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniement des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, & pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise,

114 *Relation de la Nouvelle France,*  
Messieurs de la Compagnie des  
Indes Occidentales, de l'obligation  
qu'elle leur a, d'avoir commis le  
negoce de ces cartiers, à des  
personnes si fidelles à Dieu &  
aux hommes, & si zelées pour le  
bien des Ames; leur donnant de-  
plus toute asseurance que par ce  
moyen, travaillant avantageuse-  
ment à leurs affaires temporelles,  
ils iettent les fondemens d'une  
Eglise qui leur sera eternelle-  
ment redevable.

Les premiers fruits qu'elle a  
donné cet Hyver au Ciel, ont esté  
une ancienue Chrestienne, nom-  
mée Luce, qui mourut sainte-  
ment, après avoir receu les Sacre-  
mens avec des sentimens de de-  
votion tout à fait ravissants; &  
une ieune filleagée de douze ans,  
à qui sa premiere Cómunion ser-

*des années 1667. & 1668.* 115  
vy de Viatique. Il faudroit lire  
dans le cœur du Missionnaire,  
pour comprendre la ioye qu'il  
ressent, quand il voit ces Ames  
s'envoler dans le Ciel du milieu  
de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la  
mort d'un autre enfant de trois  
ans seulement, qui suivit bientoſt  
celle dont nous venons de parler.  
Ses parens qui le voyoient lan-  
guissant depuis long-temps, ne  
voulurent pas s'engager avec les  
autres Sauvages, dans les bois  
pour faire leur chasse; de peur  
que cet innocent ne mourust elo-  
igné de la Chapelle, & ne pût  
recevoir les devoirs funebres, qui  
se rendent icy aux morts, selon l'u-  
sage, de l'Esglise d'ot ils font grand  
estat. Ils en firent un sacrifice à Dieu,

116 *Relation de la Nouvelle France*,  
soit pour la vie, soit pour la mort,  
avec une resignation qui n'a pres-  
que point d'exemple, si tu nous  
le rens, disoient-ils à Dieu, nous  
le donnerons à la Robe-noire  
pour ton service : nous n'y pre-  
tendons rien; si tu le retires à toy,  
nous sommes contents de te don-  
ner ce que tu nous a donné; &  
nous t'abandonnons le cadet avec  
la mesme soumission que nous t'a-  
vons presenté l'aîné, que tu as pris  
à toy il y a cinq ans.

L'employ du Missionnaire pen-  
dant cét hyvernement, a esté de  
faire des courses aux environs du  
Fleuve du Saguené, pour cher-  
cher les brebis, chacune dans son  
cartier d'Hyver; car les Sauva-  
ges sont obligés de se separer çà &  
là, afin de ne se pas nuire les vns

*des années 1667. & 1668.* H 7

aux autres pour le voisinage de la  
chasse.

Par tout où il les trouvoit, il fai-  
soit de leurs Cabannes des Cha-  
pelles pour y Baptiser les enfans,  
& y administrer les Sacremens, &  
les instruire de la façon, dont ils  
se devoient comporter pendant  
les autres courses qu'il estoit  
obligé de faire, pour ne laisser  
aucune de ces Eglises errantes,  
sans estre visitées: elles sont com-  
posées des Sauvages de Tadouf-  
fac, & de quelques uns de ceux  
de Sillery, de Gaspé & des Pa-  
pinachois.

Pendant ces excursions, il a  
fait rencontre d'un nombre sur-  
prenant de lacs, grands & petits:  
il en vit vn entre-autres, éloigné  
de la Mer de sept ou huit lieues,

118 *Relation de la Nouvelle France,*  
avec lequel il n'a aucun com-  
merce apparent, & qui a neant-  
moins son flux & reflux tres re-  
glé, & qui souffre des tempestes,  
comme celles de l'Océan.

Il parla aussi en passant à une  
bande de Chasseurs, qui ayants  
rencontré la piste & le gîte du  
grand Orignal, le poursuivi-  
rent un iour entier sans le  
pouvoir joindre; voicy ce qu'ils  
racontent de cét animal extraor-  
dinaire.

Tous les plus grands Origi-  
naux ne sont que de petits nains,  
comparés à celuy-cy: il a les jam-  
bes si hautes, que pour profonde  
que soit la neige, il n'en est ia-  
mais incommodé; au lieu que les  
autres y sont comme ensevelis; &  
c'est ce qui les fait prendre aisé-

ment. Il a la peau à l'épreuve des flèches & des fusils, & paroît invulnerable. Ils adjouënt qu'il porte vne cinquième jambe, qui luy sort des espaules, & dont il se sert comme de main pour se preparer son giste. Il ne va jamais seul & ne paroît point sans estre escorté de grand nombre d'autres Orignaux; & de fait nos Chasseurs disent qu'ils en tuent quinze en le poursuivant; c'est-ce qu'ils racontent de cét Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'Hyver toutes ces Eglises errantes s'estans ramassées à Tadoussac, eurent la consolation quelque temps apres, de jouir de la preséce de Monseigneur l'Euesque de Pettrée, lequel apres auoir fait par tout sa visite en Canot, c'est à dire à la mercy

120 *Relation de la Nouvelle France,*  
d'une fresse escorce, & apres avoir  
parcouru toutes nos habitations  
depuis Quebec iusques au dessus  
de Montreal, donnant même ius-  
qu'au Fort de sainte Anne, qui est  
le plus éloigné de tous les Forts, à  
l'entrée du Lac Champlain; vou-  
lut faire part de ses benedictions  
à nostre Eglise des Sauvages de  
Tadoussac, s'y estant rendu sur  
la fin de Iuin, apres avoir bien  
souffert de la part des calmes &  
des tempestes de la Mer: voicy  
ce qui s'y passa.

---

## CHAPITRE VIII.

*Arrivée de Monseigneur l'Evêque de  
Petrée à Tadoussac pour y faire  
sa visite.*

**L**Es heureux succès que Dieu  
a donnés aux armes du Roy

*des années 1667. & 1668. 121*

dans la Nouvelle France, faisant iouir nos Sauvages de Tadoussac, aussi bien que tous les autres qui nous sont alliés, des agreables fruits de la paix; cette Eglise, que la crainte de l'Iroquois avoit dispersée çà & là, s'est heureusement reünie dans son ancien poste, qui est l'embouchure de la Riviere du Saquenay, appelé Tadoussac. M. l'Evesque le sçachant, & ayant esté informé dès le Printemps de la satisfaction que les Sauvages de cette Eglise auoient donnée à leur Pasteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit sçavoir qu'il les visiteroit.

Cette nouvelle les consola beaucoup; mais son arrivée à Tadoussac, qui fut le 24. Iuin, les combla de ioye, qu'ils firent paroistre

122. *Relation de la Nouvelle France,*  
en sa reception ; car s'estans trou-  
vés au nôbre de quatre cens ames  
à son débarquement , ils témoi-  
gnerent par la décharge de leurs  
fusils , & par leurs acclamations,  
le contentement qu'ils avoient  
de voir une personne qui leur  
estoit si chere , & dont la plus-  
part avoit souvent expérimenté  
les bontés.

Ils l'accompagnerent en suite  
en leur Chapelle d'Escorce, le feu  
ayant réduit en cendre celle  
qu'on leur avoit bastie ; & là il  
leur fit dire le motif de son arri-  
vée en ce lieu , à sçavoir , pour se  
conjoûir avec eux de l'affection  
qu'ils témoignent avoir envers  
leur Christianisme , pour admini-  
strer le Sacrement de Confirma-  
tion à ceux qui ne l'ont pas reçu ;  
& pour les affermer des bons senti-

mens que le Roy a pour eux , dont ils ont des marques bien evidentes , par la paix , à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Eveſque les ravit, lors qu'au ſortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes après les autres, pour y viſiter les malades & les Capitaines; conſolant ceux la par ſa preſence, dont ils eſtoient confus, & par ſes charités qu'il eſtendoit ſur eux, ſur leurs pauvres veſves, & ſur leurs Orphelins; & encourageant ceux - cy à appuyer la Foy de leur autorité, & ſe maintenir toujours dans les devoirs de veritables Chreſtiens; ce qu'il renouvela en un celebre Feſtin, leur recommandant ſur tout de n'oublier jamais les obligations infi-

124 *Relation de la Nouvelle France*  
gnes qu'ils ont au Roy, qu'ils  
doivent considerer comme leur  
Libetareur, & comme celuy à qui  
seul après Dieu, ils ont l'obli-  
gation de leur repos & de leur  
vie.

Les quatre iours suivans furent  
employés à disposer à la Confir-  
mation, ceux qui ne l'avoient pas  
encore receuë. Ce Sacrement fut  
administré à diverses reprises, à  
cent quarante neufs personnes. La  
devotion, avec laquelle ils l'ont  
receu, & qu'ils ont fait paroistre  
par tout aillieurs, a ravi Mon-  
seigneur, & luy a fait avoüer que  
les peines qu'il a prises pour ce  
voyage, luy donnent une satis-  
faction toute particuliere : de  
voir de ses propres yeux le Chri-  
stianisme en vigueur, & la pieté  
regner parmy ces pauvres Sauva-

*des années 1667. & 1668.* 125

ges, autant & plus que parmy beau coup des Nations policées.

Dieu reservoit à cette Mission la conversion de quelques Sauvages infideles, qui ont vescu long temps parmy les Chrestiens, avec une aversion estonnante du Christianisme, & qui se sont trouvés si fortement touchés par la veüe & par les instructions de Monsieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup de resolution, & n'aspirent plus depuis ce temps l'à, qu'au Baptesme.

C'est un effet des benedictions qui accompagnent toûjours le Caractere, & qui va donner une nouvelle force à nos Chrestiens, dans l'esperance qu'ils ont de iouir encore, les années suivantes du mesme bonheur.

## CHAPITRE IX.

*De l'Eglise des Hurons à Quebec.*

**A** Pres avoir parcouru les Missions estenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons trouver la fleur du Christiamise des Sauvages : aussi est-ce un reste, petit à la verité, mais bien pretieux, d'une Eglise autrefois tres florissante dans le pais des Hurons. Ceux qui ont esté auteurs de sa ruine, travaillent maintenant à leur salut : car depuis trois ans nous avons instruit icy à fond dans tous nos Mysteres, plus de 200. personnes venuës du pais des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de recevoir le S. Bap-

tesme, pour la plus part, des mains de Monseigneur l'Evesque. Ce sont autant de coups de predestination pour ces pauvres Barbares, plusieurs desquels sont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur salut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre est de ce nombre. Elle ne fut pas plûtoſt arriuée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité: le Pere qui a ſoin de cette Eglise, se haſte de l'inſtruire; & comme elle avoit un eſprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, & se trouva en eſtat de recevoir le Baptesme, ſi l'ancienne croyance des Infideles, qui eſtimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'eust fait

128 *Relation de la Nouvelle France*  
encor quelque impression sur son  
esprit : Il falut que le Pere se ser-  
vist du zele de quelques bonnes  
Huronnes, qui sceurent si bien la  
desabuser, qu'elle demanda elle  
mesme d'estre Baptisée, & il estoit  
temps, par ce qu'on ne luy don-  
noit pas un iour de vie : mais  
Dieu voulant la retirer entiere-  
ment de son erreur, permit que  
ces eaux sacrées luy fussent salu-  
taires en mesme temps, & pour  
l'Ame & pour le corps. Cette gue-  
rison si inespérée luy donna de si  
hauts sentimens de la Foy, & la  
mit dans un train de devotion si  
rare, qu'elle ne marchoit point  
dans les ruës qu'en recitant son  
Chapelet, & servoit d'exemple,  
mesme aux plus ferventes de cet-  
te Eglise.

Dieu voulut couronner cette  
ferveur,

ferveur apres seize mois qu'elle y employa, sans s'en démentir, & eut même la bonté de luy donner connoissance de la gloire qu'il luy avoit préparée ; comme elle le declara à une bonne Huronne qui se trouva aupres d'elle un iour avant sa mort : car elle l'assura, & du temps de son trépas, & du bonheur qu'elle alloit posséder, disant qu'elle n'en pouvoit plus douter, apres les assurances qu'elle en avoit receuës de si bonne part. Si cette bonne Huronne eust eu assez de curiosité, peut-estre aurions-nous sceu le mystere, dont la verité ne s'est que trop confirmée par une partie de l'évenement, estant morte iustement au temps qu'elle l'avoit prédit.

## ARTICLE I.

*Conversion remarquable d'une jeune femme venue des Hiroquois à Quebec, exprès pour s'y faire Bap-tiser.*

**V**Oicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchaînement admirable se sert des uns pour convertir les autres, & de ceux cy pour procurer à d'autres le mesme bon-heur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xavier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary Huron de Nation, autresfois Baptisé par nos Peres en son pais. Ces paroles luy avoient donné au

*des années 1667. & 1668.* 131

cœur , & luy avoient laissé un grand desir de pouvoir aboucher quelque Pere , pour estre éclairée plus particulièrement sur les Mysteres , dont son mari l'entretenoit. Plusieurs années s'écoulerent sans pouvoir contenter ses desirs , & elle avoit déjà lié partie avec ce bon Huron , pour aller ensemble faire leur chasse vers Montreal , & de là donner iusques à Quebec , & y trouver ce qu'elle souhaittoit depuis si long-temps.

Comme ils estoient prests de partir , voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg , qu'une Robe-noire y venoit ; c'estoit de vray le Pere Bruyas , lequel n'y fut pas plustost entré , que cette Iroquoise se fit Escoliere du Pere , & le Pere reciproquement se fit son

132 *Relation de la Nouvelle France*  
Escollier , pour apprendre d'elle  
les secrets de la langue Iroquoise,  
pendant qu'il luy découvroit  
ceux de son salut : Elle eut à souffrir  
une grande persecution de la  
part de ses parens ; & mesme de  
toute la Bourgade , qui est la  
moins portée à la Foy de toutes  
les Nations Iroquoises. On luy  
reprochoit qu'elle hastoit sa mort,  
& que la Foy qui avoit déjà tué  
tant de monde, ne l'épargneroit  
pas : A quoy cetre genereuse Ca-  
techumene ne répõdoit rien autre  
chose, sinon, quand ie verray que  
ceux qui ne croyent pas , ne meu-  
rent point , i'écouteray vos re-  
montrances ; à moins que cela ,  
vous ne gagnerez rien sur mon es-  
prit. Donc après avoir esté in-  
struite un temps assez notable,  
Dieu voulut qu'elle remi

*des années 1667. & 1668.* 133

voyage de Mont-Royal ; s'y étant renduë, elle fit instance auprès de son mari, pour descendre iusqu'à Québec: Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne ; & fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps, de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens ; sçavoir, du Baptesme, du Mariage & de la Confirmation.

La joye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande ; mais non achevée : Elle souhaittoit le mesme bon-heur à ses parens ; entre autres à sa tante & à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au pais, afin

134 *Relation de la Nouvelle France*  
de les avertir qu'ils fissent le mes-  
me voyage , pour recevoir la  
mesme faveur. C'estoit plus de  
cent lieuës que la charité leur fai-  
soit faire , mais Dieu les soulagea  
par un coup de Providence. Leur  
chemin estoit de retourner par  
Montreal , & ils y arriverent ; &  
par une rencontre admirable , ils  
y trouverent ceux qu'ils alloient  
chercher bien loing. La joye  
fut égale des uns & des autres :  
mais parce que ces nouveaux ve-  
nus n'auoient aucune connoissan-  
ce à Quebec ; ils avoient peine à  
se resoudre d'y aller. Venez avec  
moy , leur dit nôtre bonne Iro-  
quoise ; ie vous veux faire le plai-  
sir tout entier , ie vous tiendray  
bonne compagnie ; & retour-  
nant ainsi sur mes pas , ie ne les  
croy point perdus , estans em-

*des années 1667. & 1668.* 135

ployez pour un si bon sujet. Ils vont donc tous ensemble ; & Dieu donna tant de benediction au zele de cette fervente Iroquoise, qu'en peu de temps ils furent parfaitement instruits par le Pere, & trouvez dignes du saint Baptême. Ils le receurent des mains de Monseigneur l'Evesque, avec une joye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui se resolurent de quitter leur pais, où ils estoient dans l'abondance, & s'arrester à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumône, pour mettre leur Foy en plus grande sûreté, la preferant à toutes les commoditez & les douceurs de leur patrie.

ARTICLE II.

*Mort precieuse & admirable d'une filze  
Sauvage, âgée de 14. ans.*

**N**Ous allons voir une mort bien aimable & precieuse, aussi fut-elle la recompense d'une vie aussi illustre en vertu qu'il s'en puisse retrouver dans le plus saint Christianisme

C'est une fille qui a l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames consommées. Petitestre aura-t-on peine à cnoire que des Sauvages puissent arriver en si peu de temps à un si haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dès son enfance une rare tendresse pour la pureté, &

*des années 1667. & 1668.* 137

elle ne sçavoit ce que c'estoit que des divertissemens ordinaires aux enfans de son âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque souïllure ; & l'on voyoit souvent cét enfant sortir de sa Cabanne , lors qu'on y entamoit quelque discours tât soit peu méseant ; ou bien jeter des œillades severes, sur ceux mesmes à qui la nature l'obligeoit de porter du respect , & elle leur imposoit silence par un seul de ses regards.

L'amour de cette vertu alloit toujours croissant avec l'âge , & à quatorze ans , le iour mesme qu'elle mourut , une personne qui n'estoit pas en assez bonne reputation , s'estant approchée de son lit , elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle étoit , elle obtint de sa mere , qu'a-

138 *Relation de la Nouvelle France*  
elle la retournaſt de l'autre coſté,  
pour n'avoir pas devant les yeux  
un objet ſi deſagreable. S'eſtant  
fait mettre à l'eſcart, pour pou-  
voir paſſer les derniers momens  
de ſa vie hors du bruit, à s'entre-  
tenir avec Dieu, elle ne ceſſoit  
point de remercier Dieu, de ce  
qu'il la faiſoit mourir Vierge, &  
rendoit mille actions de graces à  
ſon Pere, de ce qu'il ne luy avoit  
iamais parlé de mariage: une ſeule  
choſe luy tenoit au cœur, den'avoir  
peu acõplirauec une ſienne cõpa-  
gne de meſme âge, le deſſein qu'el-  
les avoient formé enſemble de  
conſacrer leur Virginité à Noſtre-  
Seigneur, dans le Monaſtere des  
Meres Vrfulines, où elle aſpi-  
roit de toute l'eſtenduë de ſes de-  
ſirs; à ce deſaut, ſe voyant en  
danger de mort, elle obtint de ſon

Pere Spirituel de faire vœu de chasteté perpetuelle , ce qu'elle fit avec une consolation bien grande de ses parens, qui n'avoient jamais rien veu de semblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroître pendant sa dernière maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit trainé plus d'un an dans une langueur continüelle, & se trouvoit si décharnée, que les os lui perçans la peau, il ne se pouvoit faire qu'elle n'eust beaucoup à souffrir, étant gifante sur une écorce d'arbre; elle gardoit cependant une telle égalité d'esprit, & une si grande serenité de visage parmy ses douleurs, qu'on iugeoit insupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient si paisible, dans un estat si pitoyable.

L'unique peine qu'elle ressentoit, c'estoit d'en donner à sa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ses larmes; ce n'est pas encore assez, ma bonne mere, luy dit-elle, les soins que vous prenez de moy sont trop grands, & la douleur que vous recevez de mon mal est excessive, puisqu'elle vous empesche de prendre vostre réfection: Vivez, ma chere mere, & laissez moy mourir paisiblement, & si vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre service iusques à la fin de ma vie; celui que ie vous demandé avec plus d'instance, est de suppleer à ma foiblesse, qui m'empesche de pouvoir reciter continuellement mon Chapelet. Dites-le en ma place; & pendant que vous ferez cette priere de bouche, mon cœur ne

fera pas oyfif : Elle difoit bien  
vray; car elle l'occupa en de faintes  
& de ferventes aspirations iufques  
au dernier foupir, fans que les  
convulfions de la mort prochain-  
ne l'ayent pû empêcher d'avoir  
fon cœur collé à Dieu; ce qu'elle  
fit bien paroître apres un de ces  
Symptomes, pendant lequel fes  
pauvres parens luy suggerans in-  
ceffamment des prieres, avec les-  
quelles ils defiroient qu'elle expi-  
raft, elle leur faifoit figne de la  
main pour les en empêcher; & la  
parole luy eftant revenuë, elle  
leur dît que ces bruits exte-  
rieurs interrompoient les entre-  
tiens de fon cœur, qu'elle efpe-  
roit bien continuër iufqu'à ce  
qu'elle expirast.

Il y a long temps que Dieu la  
difpofoit à une fi belle mort, par

142 *Relation de la Nouvelle France,*  
des graces tout extraordinaires ;  
elle en découvrit quelques - unes  
l'hyver dernier à sa mere, luy disant,  
que souvent la nuit on luy faisoit  
sentir des odeurs du Paradis, si ra-  
vissantes, & qu'on luy remplissoit  
la bouche de ie ne sçay quoy si de-  
licieux, qu'elle en ressenoit la  
douceur, & en goûtoit le plaisir  
pendant toute la journée suivante ;  
mais ces faveurs n'estoient pas ste-  
riles & sans fruit, parce qu'elle en-  
tendoit à mesme temps une voix,  
qui luy parloit au cœur, de ne per-  
dre pas une seule de ses actions,  
sans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable  
en ce genre de grace, fut la visiste  
dont la Sainte Vierge l'honora  
trois iours avant sa mort : voicy  
comme elle en fit le recit à son  
pere & à sa mere, en presence de

son Directeur. Je ne dormois pas, dit-elle, cette nuit, lors que tout d'un coup j'ay veu entrer dans nôtre Cabanne une Dame Majestueuse, qui portoit un Enfant entre ses bras; Elle estoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où j'estois, qui estoit cette Dame; car elle me dit ces propres paroles. C'est Marie que tu vois-là; ce n'est que pour te visiter qu'elle est venue à toy, non pas pour t'instruire; tu as les Peres, écouâtes-les; & après ces mots, tout disparut, laissant mon esprit & mon cœur nâger dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment estoit habillée la Sainte Vierge? Je ne sçay, dit-elle, quel nom donner à l'estoffe, dont elle estoit couverte; ce que je sçay,

144 *Relation de la Nouvelle France*  
est qu'il en sortoit de toutes parts  
des brillans semblables à ceux  
de ces Diamans qui se trouvent  
au tour de Quebec, lors qu'ils  
sont frappez des rayons du So-  
leil.

Mais voicy encore quelque  
chose de bien merueilleux. Le  
soir qu'elle mourut, elle avertit  
que son ame commençoit à se  
détacher de son corps, & qu'elle  
s'en alloit bien tost mourir. A  
cette nouvelle, on va en haste  
appeller son Confesseur, auquel  
d'abord qu'il fût entré, elle fit  
signe qu'elle avoit quelque cho-  
se à luy communiquer. Il s'ap-  
proche le plus près qu'il pût, pour  
recevoir ces dernières paroles,  
qu'elle prononça d'une voix  
mourante. Mon Pere, dit-elle,  
voilà les Habitans Ciel, qui  
viennent

viennent prendre mon Ame, qui se detâche peu à peu de mon corps ; elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures apres, trois de nos Peres s'estants rencontrés à mesme temps dans sa Cabanne, iugerent qu'elle passeroit encor la nuit, tant ils la voyoient vigoureuse : c'est pourquoy l'un des trois luy dît : Ma Fille ie m'en vay, i'espere vous retrouver demain en vie. Ces paroles si assurées, & ce qui se passa en suite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de sa mort; car le Pere, qui estoit resté pour la veiller, apres luy avoir suggeré plusieurs actes propres à son estat, qu'elle disoit avec grande application, la voulut laisser vn peu en repos, & en prendre aussi, s'estant mis à

146 *Relation de la Nouvelle France*,  
sommeiller ; à quelque temps de  
là le pere de la malade la voyant  
baïsser notablement, dit qu'il fal-  
loit eveiller le Confesseur ; atten-  
dez, dit la Moribonde, ie vous  
diray quand il sera temps ; elle  
laisse encor passer environ une  
heure, après laquelle elle fit si-  
gne qu'on éveillast le Pere, le-  
quel la trouva pleine de iuge-  
ment, & dans une disposition de  
cœur tout à fait ravissante : elle  
repetoit avec une ferveur admi-  
rable, quoy que d'une voix à de-  
my articulée, les actes qu'il luy  
faisoit faire, iusqu'à ce que la pa-  
role luy ayant manqué avec les  
forces, elle fit un effort pour  
porter le Crucifix à sa bouche,  
afin de le baiser en expirant : mais  
n'ayant pas assez de force pour  
cela, elle mourut en cet effort,

*des années 1667. & 1668.* 147

après avoir prononcé ces deux mots  
IESVS ESKITENR, IESVS vous au-  
rez pitié de moy. Elle expira si  
doucelement, qu'on eust iugé à la  
voir, qu'elle eust esté plustost sur-  
prise d'un paisible someil, qu'en-  
levée de la mort.

Ses'parés n'ont pas peu contribué  
à luy procurer un si heureux tref-  
pas. Pédant les 15. derniers iours de  
sa maladie, ils cōmunierent deux  
fois, non pas pour impetrer de  
Dieu la santé de leur chere fille,  
mais pour luy obtenir la patience  
dans son mal; & la vigueur d'un  
esprit Chrestien contre les fra-  
yeurs de la mort, & contre les  
tentations du demon: Apres  
quoy ils demurerent si resignez  
à la volonté de Dieu, en la perte  
qu'ils alloient faire de tout ce  
qu'ils avoient de plus cher & de

148 *Relation de la Nouvelle France,*  
plus pretieux au monde, & se sentirent remplis d'un zele si passioné pour l'aider à bien mourir, que c'estoit chose estonnante, de les voir & les entendre parler à leur fille, touchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde, avant que d'en connoistre les corruptions.

Quelques iours devant sa mort, une personne se presenta à elle en songe; qui luy dit qu'elle n'en mourroit pas, & qu'elle habiteroit encore le nouveau Village qu'on leur preparoit sur les terres de Sillery, & qu'elle verroit la belle recoite qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à sa Mere, de qui elle eut cette responce: Ma fille c'est une illusion du demon, qui sous esperance de san-

té, te veut empescher de te preparer à la mort; Non non, ma fille, n'escoute point ce menteur! ah mille fois heureuse, ouy tu es mille fois plus heureuse que ie n'espere d'estre, de mourir sans estre souillée des corruptions du siecle; qui sçait, si tu vivois plus long temps, si tu n'en serois pas atteinte! ah que IESVS & MARIE t'embrasseront volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence.

Voilà les propres paroles d'une Mere, & d'une Mere Sauvage, à sa fille qu'elle aymoit plus que soy-mesme: Comme elles partoient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impression sur celuy de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus souvent en bouche, que celles-cy; ah qu'il me tarde que ie ne voye  
IESVS. K iij

Le iour qui preceda la mort, sa bonne Mere luy faisant amiablement ses plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faisoit une perte qui la touchoit bien sensiblement pour toutes choses; mais particulièrement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins & les soirs, comme elle avoit de coustume; Je seray inconsolable, après la mort, luy dît elle, si tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel, ces prieres pour moy; elle fut bientost consolée par l'assurance que luy en donna sa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de tendresse, ni moins de pieté que la Mere; quelque temps avant sa mort, pensant qu'elle en estoit bien proche, il la prit dans son

*des années 1667. & 1668.* 151

sein, afin qu'expirant sur sa poitrine & entre ses bras, il en fist un Sacrifice à Dieu : La fille de son costé se voyant ainsi presté d'estre sacrifiée sur cét Autel vivant, voulut aussi faire faire un Sacrifice à son Pere, & le pria de luy promettre, que tous les jours de sa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toujourns tant aimée; & qu'elle s'engageoit aussi de sa part, & luy faisoit promesse de le venir querir à sa mort, s'il pratiquoit constamment cette devotion; c'est à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela res-  
sent-il le Sauvage?

Nous concludons le recit de cette pretieuse mort, par un acte de generosité, que firent paroistre les parens, qui non seulement ne

152 *Relation de la Nouvelle France,*  
verserent pas une larme, ni avant  
ni après la mort d'une si chere & si  
aimable fille; mais encor ayant  
convoqué tous leurs compatrio-  
tes à un festin qu'ils leur firent:  
Vous sçavez, mes freres, dît le  
pere de la defunte, quels sont les  
regrets que de tout temps nostre  
Nation temoigne sur la perte de  
nos prêches, quand la mort nous  
les ravit: vous sçavez que pen-  
dant plusieurs années le cœur &  
l'esprit des vivans demeurent  
comme ensevelis dans le tombeau  
de leurs morts; mais ie vous prie  
de croire que cette coûtume n'a  
pas eu d'effet sur mon esprit à l'e-  
gard de la fille que Dieu a retirée  
à foy: mon Ame ne la pas suivie  
dans la fosse; mais bien dans le  
Ciel; car une si sainte mort ne  
me permet pas de douter qu'elle

*des années 1667. & 1668.* 153

n'y soit ; c'est à nous à nous en procurer une semblable, & c'est le bonheur que ie vous souhaitte, & que nous devons demander à Dieu tous les iours de nostre vie.

Le tout se termina par une priere publique que tous ces bons Chrestiens adresserent à Dieu, pour obtenir cette faveur: & il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de si bons sentimens à ces pauvres Barbares ; & admirer sur tout dans ce narré qui est tres fidele, & auquel on a obmis quâtité de choses tres remarquables, que c'estoit une fille de quatorze ans, c'estoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, & eleuée parmy les Sauvages: mais Dieu n'a point d'egard ny au Grec, ny au Barbare, lors qu'il se veut communiquer à une Ame: Tout age, toute

154 *Relation de la Nouvelle France,*  
Nation y est propre, quand on se  
soûmet à ses desseins & quand on  
correspond fidèlement à ses gra-  
ces.

*Lettre de Monsieur l'Evêque de Petrée  
à Monsieur Poitevin Curé de  
S. Iosse à Paris.*

**M**ONSIEUR,

Le zele que Nostre Seigneur  
vous a donné pour cette Eglise  
Naissante, qu'il luy a pleu con-  
fier à nostre conduite, & les soins  
que vous continuez de prendre  
avec tant de charité pour tout ce  
qui peut contribuer à son accrois-  
sement, m'obligent à vous faire  
part, à mon ordinaire, de l'estat,  
auquel elle se trouve presente-  
ment; le secours des Ecclesiasti-  
ques que vous nous avez envoyé

des années 1667. & 1668. 155

par les premiers Vaisseaux ; nous est venu fort à propos pour nous donner le moyen d'assister divers lieux de cette Colonie ; qui en ont un notable besoin , & sans lesquels ils auroient esté destitués de tout secours.

La venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus avec plusieurs bons ouuriers tirés du Seminaire de S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de consolation : nous les avons tous embrassés, *in visceribus Christi*; ce qui nous donne une ioye plus sensible, est la benediction de voir nostre Clergé, dans une Sainte disposition de travailler tous d'un cœur & d'un mesme esprit à procurer la gloire de Dieu & le salut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendresses de pere que le Roy

156 *Relation de la Nouvelle France,*  
fait paroistre pour la Nouvelle  
France, & les despenſes notables  
qu'il fait pour la rendre nom-  
breuſe & floriffante, fournit à tous  
une fort ample moiſſon, pour em-  
ployer dignement leur zele &  
conſumer leur vie pour l'amour  
de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST,  
qui leur a par ſa bonté infinie,  
donné les premieres inſpirations  
de la luy venir conſacrer, dans  
une Eglife, ſur laquelle il a dès ſon  
berceau verſé ſes plus tendres  
benediſtions; & dont il conti-  
nué de la combler inceſſamment.

L'humiliation dans laquelle  
ſont preſentement nos ennemis,  
ne nous a pas ſeulement ouvert la  
porte à la conversion des Infide-  
les, dans les Nations les plus éloi-  
gnées; mais encor les a rendus  
eux meſmes capables de prendre

des années 1667. ④ 1668. 157  
part à ce bonheur. Les Peres Ie-  
suites s'y employent toujourns,  
avec le mesme zele qu'ils y ont  
travaillés depuis 40. ans: l'en ay  
receu des temoignages sensibles,  
apres le retour de nos visites, dans  
celle que nous avons fait ce Prin-  
temps à Tadoussac, 30. lieuës au  
dessous de Quebec; ayant trou-  
vé les Sauvages de cette Mission,  
dans des dispositions telles, que  
depuis qu'il a pleu à nostre Sei-  
gneur de nous donner la condui-  
te de ce Christianisme, ie ne sça-  
che rien qui m'ait donné plus de  
consolation. Nous y avons re-  
connu quelle benediction se peut  
estre à ces nouveaux Chrestiens  
de se trouver hors des occasions  
des boissons enyvranes, lesquel-  
les à raison de la foiblesse qu'ils  
y ont, causent des excès de dé-

158 *Relation de la Nouvelle France,*  
fordres parmy eux, qui nous font  
souvent gemir devant Dieu, &  
deplorer le mal-heur de ceux qui  
en sont la cause; Cette Eglise de  
Tadoussac exempte de ce mal, est  
dans une pieté vrayement solide  
& Chrestienne; nous y avons  
donné la Confirmation à cent  
quarante-neuf tres-bien dispo-  
sez à recevoir les effets de ce Sa-  
crement.

Si Nostre-Seigneur me donne  
autant de santé l'an prochain, que  
j'en ay eu ce Prin-temps, j'espere  
encore y retourner; car je vous  
avouë que s'ils ont témoigné de  
la joye de nous y voir, nous n'en  
avons pas moins ressenti de no-  
stre costé en cette visite.

J'ay donné Mission depuis un  
mois, à deux tres-vertueux &  
bons Ouvriers, pour aller dans

*des années 1667. & 1668.* 159

une Nation Iroquoise, qui s'est établie depuis quelques années assez proche de nous, du costé du Nord du grand Lac, nommé Ontario, dont la communication ne nous est pas difficile; L'un est Monsieur de Fennelon, duquel le nom est assez connu dans Paris; & l'autre Monsieur Trouvé. Nous n'avons peu encore sçavoir le succès de leur employ; mais nous avons tout sujet d'en esperer un tres grand fruit.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il souhaittoit que l'on tâchast d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu; j'ay formé expres un Seminaire, où j'en ay pris un nombre à ce dessein; & pour y mieux réussir, j'ay esté obligé d'y joindre

160 *Relation de la Nouvelle France*  
des petits François, desquels les  
Sauvages apprendront plus aisé-  
ment, & les mœurs & la langue,  
en vivant avec eux. Cette entre-  
prise n'est pas sans difficulté, tant  
du costé des enfans, que de celuy  
des peres & des meres, lesquels ont  
un amour extraordinaire pour  
leurs enfans, à la separation des-  
quels ils ne peuvent presque se re-  
foudre; ou s'ils la souffrent, il y  
aura une peine tout à fait grande,  
qu'elle soit pour beaucoup de  
temps; à raison que pour l'ordi-  
naire les familles des Sauvages ne  
sont pas peuplées de beaucoup  
d'enfans, comme celles de nos  
François, où dans la pluspart, en  
ce País, ils se trouvent 8. 10. 12. &  
quelquefois jusques à 15. & 16. en-  
fans: Les Sauvages au contrai-  
re, n'en ont pour la pluspart que  
deux

deux ou trois , & rarement ils passent le nombre de quatre: ce qui fait qu'ils se reposent sur leurs enfans , lors qu'ils sont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chasse & d'autres travaux, dont les peres & les meres ne sont plus capables , lors que leurs enfans sont en âge, & en pouvoir de les secourir ; à quoy pour lors il semble que la Loy naturelle oblige indispensablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui sera de nos soins , pour faire réussir cette heureuse entreprise , quoy que le succes nous en paroisse fort douteux.

Les Prestres de nostre Seminaire des Missions Estrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroistre de soin & de vigilance dans l'éducation des enfans de ce País, que nous leurs avons donnez à former à l'estat Ecclesiastique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à souffrir dans tous les lieux des habitations de ce País, où nous les employons ; Nous avons estimé ne pouvoir rien faire qui soit plus à la gloire de Dieu, & pour le bien de nostre Eglise, que de leur confier de nouveau la direction de ce second Seminaire : d'autant plus que nous avons jugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de

*des années 1667. & 1668.* 163

nostre Seminaire , dans laquelle nous avons fait accomoder un logement propre à ce dessein. Il a déjà , graces à Dieu, pris ses premiers commencemens depuis un mois.

Je supplie Nostre - Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille , en l'honneur & sous la protection de laquelle nostre Seminaire est étably , d'y vouloir donner le succez & la benediction que nous nous en promettons.

Voila succintement ce que je puis avoir pour le present à vous dire de ce qui regarde nostre Spirituel. Souvenez - vous , je vous conjure , de recommander à Nostre-Seigneur , au saint Autel , les besoins de nostre Troupeau , &

164 *Relation de la Nouvelle France*  
d'implorer la Divine Misericorde  
pour celuy qu'il luy a plû en éta-  
blir le Pasteur ; & me croyez avec  
verité,

Monſieur ,

A Quebec ce 8.  
Novembre 1668.

*Vostre tres-humble & obeif-  
ſant ſerviteur, FRANÇOIS,  
Eveſque de Petrée, premier  
Eveſque de la Nouvelle-  
France, nommé par le Roy.*

## CHAPITRE DERNIER.

*De la Mission de saint Michel dans  
la cinquième Nation des Iroquois  
à Sonnantouïan.*

**D**Epuis que cette Relation a esté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuse nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aujourd'huy 10. Novembre; que des Ambassadeurs de Sonnantouïan, sont arrivez tout fraîchement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les instruire; & qu'ils ont envoyé à Monsieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cét effet.

En mesme temps nous appre-

166 *Relation de la Nouvelle France*,  
nons que le Pere Fremin , qui  
étoit depuis un an dans la Mission  
d'Annié , ayant esté fortement  
invité par des deputez de Son-  
nontouïan , d'aller chez eux pour  
y commencer la Mission ; estoit  
party d'Annié le 10. d'Octobre,  
pour se rendre à Sonnontouïan ,  
ayant laissé en sa place le Pere  
Pierron , tout nouvellement reve-  
nu du voyage qu'il avoit fait à  
Quebec.

Ainsi dans les cinq Nations  
Iroquoises nous y avoïns heureau-  
sement cinq Missions. Cette  
derniere de saint Michel , estant  
elle seule plus peuplée que toutes  
les autres ; c'est un champ qui de-  
mande un puissant secours : d'au-  
tant plus que l'esperance de la  
moisson y est tres-grande , tant à

cause du naturel plus doux & plus traitable de ceux de cette Nation, qui sont plus Laboueurs & plus Marchands, qu'ils ne sont Guerriers; qu'à cause qu'il y a quantité de Hurons qui s'y sont retirez: & principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chrestiens, qui faisoient une Mission considerable, que nous appellions de saint Michel, dans l'ancien País des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le desola en l'année 1649.

Quelques personnes de pieté ont déjà commencé la fondation de cette Mission: nous en verrons les fruits, Dieu aidant, l'année prochaine.

**LETTRE CIRCULAIRE**  
*de la mort de la Reverende  
Mere Catherine de saint Au-  
gustin, Religieuse Hospita-  
liere de Quebec, decedée le 8.  
May 1668.*

**M**A R<sup>de</sup> MERE,

La Divine providence me don-  
ne une matiere à vous entretenir  
cette année, sur la plus sensible  
des Croix que Nostre-Seigneur  
m'aït fait sentir depuis que ie suis  
au monde ; & sur la perte la plus  
confiderable que peut porter no-  
stre Communauté au regard des  
sujets qui la composent. C'est

*des années 1667. & 1668.* 169

par la mort de nostre tres-aimée  
Sœur de saint Augustin, qui n'é-  
tant qu'à la trente-sixième année  
de son âge, & la vingtième de sa  
Profession, a esté trouvée dans le  
comble de sa perfection, par celuy  
qui ne met le terme de nos vies,  
qu'en celuy de sa volonté, & de  
nostre fidelité à l'aimer. Sa par-  
faite correspondance à tous les  
desseins de Dieu sur elle, & la  
liberté qu'elle avoit donnée dès  
son plus bas âge à cet esprit ado-  
rable, pour se faire luy-mesme le  
tyran de son amour propre, luy  
acquirent une grande facilité  
pour la pratique des plus solides  
vertus. Aussi auroit-on dit qu'el-  
les avoient pris naissance avec  
elle, tant la grace & la nature  
agissoient de concert dans cette

170 *Relation de la Nouvelle France*  
chere ame. Je ne vous diray rien  
presentement du détail de plu-  
sieurs graces extraordinaires,  
dont Nostre - Seigneur l'avoit  
avantagée. Cela se fera lors que  
nos Superieurs le jugeront à pro-  
pos pour la gloire de Dieu. Mais  
seulement, ie vous diray, ma  
tres - chere Mere, pour nostre  
commune consolation, les cho-  
ses que ie ne puis supprimer sans  
injustice, en ayant eu une parfaite  
connoissance, avec toute nostre  
Communauté. Nostre chere de-  
funte avoit receu des preventions  
de grace fort considerables, dès  
son enfance-mesme; lesquelles  
furent cultivées par le grand soin  
que prit de son education, Made-  
moiselle sa grande mere, aupres  
de laquelle elle a esté élevée. Vous

*des années 1667. (U) 1668. 171*

ſçavez aſſez , Ma tres-chere Mere, que la maifon de cette bonne Damaifelle eſtoit pour toute ſa famille, une vraye maifon d'oraifon , & pour le prochain , la retraite & le refuge des pauvres. C'eſtoit un lieu où noſtre chere Sœur prit les premieres impreſſions de l'eſprit d'hospitalité ; & d'un grand degagement des mal-heureuſes maximes du monde , dont elle conçeut un admirable dégouſt ; auſſi ſ'en retira-telle dès ſa treizième année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux , accompagnée de ſa ſœur ainſnée , & ſuivie toſt apres de ſa bonne grande Mere , qui y a conſommé ſa vie dans toute la ſainteté qui eſt connuë à tout noſtre ſaint Ordre. Monsieur de Launey Jourdan , ſon ayeul ma-

172 *Relation de la Nouvelle France*  
ternel , grand homme de bien,  
homme d'oraison , & grand au-  
mônier , dont la vertu a esté esti-  
mée de tout le monde , voyant un  
jour cette petite innocente , n'é-  
tant pour lors âgée que de deux  
ans ; eut un presentiment de sa  
future sainteté. Voyez , dît-il  
à ses domestiques , cette petite  
fille sera un jour Religieuse , une  
grande servante de Dieu , & une  
sainte. En effet estant en l'âge  
de prendre l'habit de Religion,  
elle le fit avec toute la joye possi-  
ble, tant de sa part, que de la Com-  
munauté de nos Meres de Bayeux,  
qui dès lors voyoient en elle des  
dispositions toutes saintes. Son  
Noviciat se passa avec la ferveur &  
le zele que l'on eût pû souhaiter  
dans un âge plus avancé. Les

*des années 1667. & 1668. 173*

grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter & de tout perdre pour se donnerentierement à son Espoux. Nous avons demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; Elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant ferveur, qu'il estoit aisé de voir dès lors que la grace pouvoit tout sur elle, & que la nature n'y avoit point de part. Côme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parens, & qu'elle estoit d'un naturel affectueux, & tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance & des tendresses extremes, & s'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, a

174 *Relation de la Nouvelle France*  
r'elle dît quelquefois, que de se  
separer d'avec eux ; & plus enco-  
re de la Communauté des Reli-  
gieuses de Bayeux , où elle estoit  
aimée de tout le monde , & où  
elle avoit sa grande Mere & une  
Sœur , & une Superieure , sa pa-  
rente , Fondatrice de cette Mai-  
son , avec lesquelles elle eût passé  
saintement & doucement sa vie,  
estant toutes grandes servantes  
de Dieu : Mais l'amour de Dieu  
l'obligea à ne point s'écouter soy-  
mesme en ce rencontre.

Monsieur son Pere , duquel elle  
avoit esté toûjours fort chérie,  
s'opposa de toutes ses forces à son  
dessein ; mesme presenta Reque-  
ste en Justice , pour l'empescher,  
se rendant inflexible. Mais nôtre  
genereuse pretendante aux souf-

*des années 1667. & 1668.* 175  
frances de Canada , ctût que gagnant le Ciel , elle gagneroit sa cause. Elle eut recours à Dieu, faisant vœu de vivre & de mourir en Canada, si Dieu luy en ouvroit la porte ; & mesme elle alloit signer de son sang le vœu qu'elle en avoit déjà écrit , si la Maïtresse des Novices ne fût survenue, lors qu'elle se picquoit , pour offrir ainsi les prémices de son sang à Dieu. Peu apres le cœur de Monsieur de Lompré , son pere , se trouva heureusement changé. Nostre - Seigneur permit que ce bon Gentil-homme , se sentant inquiet & chagrin , demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada : en la lisant, son cœur se sentit tout ému sur ce genereux Sacrifice , que vouloit

176 *Relation de la Nouvelle France*  
faire sa fille, de soy-mesme; & il  
conceut une si vive apprehension  
que Dieu ne luy demandast com-  
pte à l'heure de la mort, de l'op-  
position si oppiniaistre qu'il fai-  
soit à ses volontez, & aux des-  
seins que le Ciel avoit sur sa fille;  
que touché de cette pensée qui le  
pressoit fortement, il accorda à  
Dieu, ce qu'il avoit refusé aux  
hommes. Toutefois sa douleur  
luy en fut si sensible, qu'il en  
tomba malade à l'extremité. Les  
tendresses de la Mere, pour qui  
cette chere fille avoit tous les  
amours possibles, ne servirent  
qu'à faire paroistre la force de sa  
Vocation pour le Canada, & ce  
que peut l'amour de Dieu, sur un  
cœur qui déjà est tout à luy, vou-  
lant y estre. La fille n'avoit pas  
encore

*des années 1667. & 1668.* 177

encore seize ans accomplis, pour faire sa Profession, & toutefois le temps pressoit pour le voyage: ce qui obligea les Superieurs de permettre qu'elle feroit sa profession en chemin, lors qu'elle auroit l'âge, qui manquoit seulement de quelques iours. La Mere de l'Assomption, Professe de Dieppe, qui devoit faire le même voyage avec elle; eut les commissions necessaires pour cét effet. Elle sortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où JESUS-CHRIST l'appelloit, où elle devoit estre la victime de son saint Amour. Ce fut à Nantes que nostre genereuse Novice fit sa profession, dans la Chapelle de Nostre-Dame de Toute-loye: il fallut promptement se rendre à la Rochelle, où se faisoit l'embar-

M

178 *Relation de la Nouvelle France,*  
quement. Elle ne fut pas si tost  
embarquée, que la Croix, dont  
l'amour avoit déjà fait de si fortes  
impressions dans son cœur, envi-  
ronna son corps, par une maladie  
contagieuse, qui la mit à l'extre-  
mité. C'estoit une fièvre conti-  
nuë, la plus ardente & la plus  
violente du monde, avec une  
ceinture tout autour du corps,  
composée d'onze charbons de  
peste, & la peste-mesme; sur  
mer, dans un Navire, où quel-  
que soin que l'on puisse avoir  
d'un malade, on peut dire que  
tout quasi luy manque, mais sa  
vertu ne luy manqua pas; ny la  
tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit  
prise pour sa tres-bonne Mere,  
qui luy apparut, qui la toucha, &  
la guerit, & qui luy donna sa be-  
nediction, avec assurance qu'elle

*dès années 1667. & 1668.* 179

auroit un soin tout particulier d'elle ; dont cette Mere de bonté s'est fidelement acquittée iusques au dernier soupir de sa vie. Leur navigation fut de trois mois : & Dieu enfin nous la donna , avec des joyes de part de d'autre , inconcevables. Nous jugeasmes, dès la premiere entreveüe , que c'estoit un precieux tresor pour cette maison , son exterieur avoit un charme le plus attirant , & le plus gagnant [du monde, il n'estoit pas possible de la voir , & de ne la pas aimer : son naturel estoit des plus accomplis que l'on cust pû souhaitter ; prudente , avec simplicité ; clairvoyante , sans curiosité ; douce & de bonnaire , sans flaterie ; invincible dans sa patience , infatigable en sa Charité ; aimable à tout

180 *Relation de la Nouvelle France*  
le monde, sans attache à qui que  
ce soit; humble, sans aucune bas-  
sesse de cœur; courageuse, sans  
qu'il y eut rien d'altier en elle;  
Nous sçavons qu'elle n'épargnoit  
aucunes peines, dans les occasions  
de gagner une ame à Nostre Sei-  
gneur, soit par ses prieres, soit par  
ses mortifications; jusqu'à s'estre  
abandonnée à la Divine Iustice, en  
qualité de victime; qui vraiment  
ne la pas épargnée, & qui luy a  
fait sentir la pesanteur de son  
bras, punissant terriblement en  
elle, les pechez de ceux pour les-  
quels elle se sacrifioit. Nous sça-  
vions bien que ses infirmités cor-  
porelles estoient grandes, & con-  
tinuës; & nous voyons qu'elle les  
supportoit saintement, & tou-  
jours d'un visage égal, rependant  
une joye pleine de pieté, dans le

cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons esté surprises depuis sa mort, lors que nous avons appris que depuis seize ans Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez & tentations, des abandons interieurs, & des delaissemens extremes; à tel point que les demons d'enfer revoltoient, ce semble, toutes ses puissances, contre Dieu; sans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeissance en quoy que ce soit; son cœur armé de Dieu estant plus fort que tout l'enfer. Aussi avons-nous appris de bonne part, qu'outre les saintes habitudes de toutes les vertus, qu'elle avoit acquises dès son enfance, en un eminent degré, le Ciel estoit de la partie avec elle; quantité de saints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge & S.

182 *Relation de la Nouvelle France,*  
Joseph, & IESVS-CHRIST-mesme,  
luy estants apparus souvent, pour  
la fortifier, la conseiller, la prote-  
ger; & combattre avec elle: sur  
tout, le Pere Jean de Brebeuf, heu-  
reux Martyr des Iroquois, dans le  
païs des Hurons, qui luy avoit esté  
donné du Ciel, comme son Dire-  
cteur; toutefois avec une entiere  
subordination à son Directeur or-  
dinaire. Ce directeur Celeste luy  
approissoit tres-souvent, & sou-  
vent sans luy apparoitre, se ren-  
doit si present à elle, qu'elle le  
sentoit, & recevoit ses impres-  
sions, avec autant d'efficace & de  
certitude, qu'un homme aveugle  
qui seroit pres du feu, est certain  
que ce feu l'échauffe, & qu'il n'en  
est pas éloigné. Souvent elle a eu  
assurance de son salut, de la part  
de divers Ss, & de la Sainte Vier-

des années 1667. & 1668. 183

ge, & mesme IESVS CHRIST: & diverses fois, pour l'encourager aux souffrances, qui luy estoient presentées du Ciel, qui attendoit son consentement, la place qui luy estoit preparée dans le Ciel luy a esté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere & en gloire, lors que plus elle approchoit de sa mort, & de la fin de ses combats. Elle a esté une fois transportée en Enfer, soit de corps, soit d'esprit, elle ne le pouvoit dire: là, elle y vit troistabismes si differens pour la cruauté des tourments, & pour la rage des damnez, & des Demons contre eux; que le premier abisme ne luy paroissoit quasi rien en comparaison du second, ny celuy cy en comparaison du troisieme, les ayant veus l'un apres l'autre: quoy qu'à la veuë

184 *Relation de la Nouvelle France,*  
qu'elle avoit eu du premier, elle  
ne crût pas qu'il y peust avoir des  
peines plus terribles. Et la place  
luy fut montrée, qui auroit esté  
son enfer a toute eternité; si elle  
n'eust esté fidele à la grace de  
Dieu. Souvent des Ames de Pur-  
gatoire luy ont apparu dans leurs  
peines, qui luy demandoient son  
assistance, mesme quelques-unes  
de ceux qui estoient morts en  
France, avant que la nouvelle en  
fust venuë en ce païs; les Navires  
qui ne viennent de France qu'au  
Printemps, n'y estans pas encore  
arrivez. Et souvent elle voyoit ces  
Ames, qui au sortir du Purgatoire  
venoient la remercier de sa Cha-  
rité. Mais ce qui est bien remar-  
quable, c'est que son humilité a  
esté si adroite à se cacher, mesme  
à nos yeux, que nous n'avons rien

*des années 1667. & 1668. 185*

ſceu, qu'après ſa mort, de tout ce qui eſtoit de ces graces ſi extraordinaires de Dieu ſur elle ; quoy que ſes ſolides vertus, qui font la véritable Sainteté, nous la fiſſent connoiſtre pour une Religieuſe accomplie, pleine de Dieu, & qui gaignoit les cœurs à Dieu. Sa fidélité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire ſur ſes ſens, que l'on euſt dit que la vertu eſtoit née avec elle. Et bien que l'eſprit de Croix & de Penitence l'accompagnaſſent en toutes occaſions, ce n'eſtoit toutefois que pour elle-mefme : elle n'eſtoit à charge qu'à ſon amour propre, avec lequel elle eſtoit dans un continuel divorce : toutes ſes complaiſances eſtoient appliquées pour le prochain, ſ'ajuaſt d'une merveil-

186 *Relation de la Nouvelle France*,  
leuse façon aux différentes hu-  
meurs de chacun, se faisant  
tout à tous, afin de gagner tout le  
monde à son Divin Espoux. Son  
cœur obligeant la rendoit le re-  
fuge de toutes les personnes  
qui avoient besoin de secours  
& de consolation ; elle n'en  
renvoyoit aucune sans une par-  
faite satisfaction. Sa Charité & sa  
bonne conduite, ont paru avec  
édification à tout le monde, dans  
les offices de Maîtresse des Novices,  
de Depositaires, & d'Hospitalière.  
C'est en ce dernier, où son cœur  
trouvoit plus de quoy satisfaire à  
l'amour du prochain, & à la mort  
de soy-mesme. Souvent la Provi-  
dence de Dieu aiant permis qu'on  
luy envoyât des malades, qui n'a-  
voient pas moins de nécessité de  
la santé de l'Âme, que de celle du

*des années 1667. & 1668.* 187

corps; elle les gaignoit si doucement & si efficacement à Dieu, que plusieurs ont avoüé luy estre redevables de leur salut. L'edification generale qu'un chacun en a receu, est un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maison elle estoit la premiere au travail, & des plus ferventes à se mortifier en tout ce qui regardoit sa personne; choisissant toujourns pour soy les choses les plus incommodes; supportant tout des autres; excusant tout, sans jamais s'excuser soy-mesme, mais plustost desirant que ses defauts fussent connus à tout le monde. Bon Dieu, disoit-elle souvent, puisque nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, pourquoy cherchons nous à paroistre autrement aux yeux

188 *Relation de la Nouvelle France,*  
des hommes. En un mot, elle a  
remply en peu d'années, les des-  
seins de la divine providence sur  
sa chère ame. L'heure estoit ve-  
nuë qu'il falloit recompenser ses  
travaux, & couronner sa vertu, en  
terminant sa vie, par toutes les  
marques qui peuvent faire con-  
noistre combien la mort des saints  
est precieuse devant Dieu. Le 20.  
d'Avril de cette presente année  
1668. elle fut-attaquée d'un cra-  
chement de sang qui ne dura que  
fort peu, & qui nous fit croire que  
ce ne seroit rien: neantmoins la  
fièvre l'ayant prise, avec de gran-  
des douleurs de poitrine, les Me-  
decins iugerent que quelque ra-  
meau s'estoit ouvert, qui degor-  
geoit sur les parties nobles: on  
essaya en vain d'y apporter quel-  
ques remedes. Le 3. de May, qui

*des années 1667. & 1668.* 189  
estoit le iour de sa naissance ; à la  
mesme heure qu'elle nasquit, ses  
douleurs redoublerent notable-  
ment ; non seulement les corpo-  
relles ; mais nous avons appris  
qu'en mesme temps les souffran-  
ces interieures de l'esprit creurent  
aussi à proportion ; la divine justi-  
ce satisfaisant aux desirs de cette  
innocente victime qui s'offroit  
continuellement pour les pé-  
cheurs, & pour les Aines de Purga-  
toire , pour lesquels elle la faisoit  
souffrir d'un façon estonnante,  
inconcevable à ceux qui n'adorent  
pas avec amour les conduites de  
Dieu. Dés le premier moment de  
son mal, elle renouvela son esprit  
de sacrifice ; & par une mort conti-  
nuelle de ses propres sentimens,  
elle pria une de celles qui luy ren-  
doient quelques services , de ne la

190 *Relation de la Nouvelle France,*  
côsulter sur ses propres besoins ; &  
sur tout , de ne luy donner aucun  
moyen de prendre aucun soulage-  
ment par son propre choix. la-  
mais elle ne refusa rien de ce  
qu'on luy presenta, quelque dé-  
goust qu'elle en peust avoir. Sa  
sômission , sa douleur & son hu-  
milité furent en toutes façons à  
l'épreuve ; tout luy estant agrea-  
ble, pourveu qu'il ne vint point  
d'elle. Nous n'avons pû remar-  
quer la moindre ombre d'impa-  
rtenne pendant toute sa maladie ;  
le peu d'estime qu'elle faisoit d'elle-  
mesme, l'obligeant de rece-  
voir les petits services, que cha-  
cune de nos sœurs taschoient de  
luy rendre , avec des sentimens  
d'une si grande reconnoissance,  
que l'on eust dit qu'elle s'estimoit  
indigne , que l'on pensast à elle.

Son mal prenant de nouveaux accroissemens, on iugea à propos de luy donner les derniers Sacremens, qu'elle receut avec des dispositions toutes saintes. Le Lundy au soir, septième de May, elle fut fort pressée d'une palpitation de cœur, qui n'avoit rien de semblable. On entendoit un cliquetis qui se faisoit au dessous du cœur, à la façon de deux pierres de fusil, dont on voudroit faire l'essay. Sur la minuit on la leva auprès du feu, où elle eût une grande foiblesse, dont estant revenuë, on envoya querir le Pere Chastelin son Confesseur. Apres qu'on eût achevé les<sup>r</sup> prieres des agonizans, estant effectivement dans l'agonie, n'ayant plus ny poulx ny mouvement, ses yeux, l'espace d'un bon quart d'heure, regar-

192 *Relation de la Nouvelle France*  
doient fixement au Ciel, en la maniere d'une personne fort appliquée. Toute nostre Communauté estoit fort attentive à la considerer en cét estat, que nous jugeasmes n'estre pas ordinaire: & nous croyons avec probabilité, qu'elle receut en ce transport de son esprit, une parfaite cónoissance de sa mort: Car revenant tout d'un coup à soy, & ayant un plain usage de ses sens, elle dît d'une voix libre & intelligible, parlant à Cieu, *J'adore vos divines perfections, O mon Dieu, j'adore vostre divine justice, je m'y abandonne de tout mon cœur.* Puis se tournant vers nostre Communauté, avec un visage fort guay, & un renouvellement de forces, qui nous sembloit fort extraordinaire, elle demanda quelle heure il estoit: on luy dit

dit qu'il estoit trois heures du matin. Voila qui va bien, nous dit-elle: entre cinq & six heures, il y aura du changement dans nos affaires. Mais cependant me voicy guerrie, on me vient de dire que tout mes maux sont passez, que tout est fait, qu'il n'y a plus de douleurs pour moy: & ce qui est admirable, c'est qu'elle n'avoit plus effectivement aucune apparence de mal, non pas mesme la moindre alteration de poulx. En se tournant vers moy, elle me dit d'une façon fort riante; Vrayment, nostre Mere, il ne faut pas estre ingrate d'un bien fait receu: ie vous prie de me faire donner nostre robe pour aller devant le saint Sacrement au chœur, afin de remercier Dieu de ses graces. Je luy dis que ce seroit pour un autre fois. Bien donc ma Mere, repli-

194 *Relation de la Nouvelle France*  
qua-telle , puis-que vous ne le  
trouvez pas bon , ie le veux ainsi :  
Mais chantons donc , s'il vous  
plaist , le *Te Deum* , qu'elle enton-  
na elle-mesme , avec une force ex-  
traordinaire. Toute la Commu-  
nauté poursuivit l'Hymne avec  
elle, iusqu'au verset , *In te Domine*  
*speravi non confundar in aeternum* ,  
qu'elle repeta deux fois. La prie-  
re finie , elle nous dît que ce  
n'estoit pas raillerie , & que veri-  
tablement elle estoit guerie & ne  
sentoit aucune incommodité.  
Pour vous faire voir que ie dis  
vray , ajouta-t-elle , donnez moy  
à manger , car j'ay bon appetit.  
On luy fait prendre un boüillon ,  
qu'elle prit fort agreablement , en  
nous disant , que ce n'estoit pas  
assez. Mais puisqu'on ne iuge pas  
à propos , que j'en prenne davan-  
tage , ie voudrois bien me cou-

cher, dît-elle. Je vous prie laissez moy prendre mon repos , car ie suis harassée du travail de la nuit passée. Chacune se retira , à la reserve des Infirmieres qui se mirent aupres du lit de la malade, laquelle repositoit en apparence comme un petit enfant ; le visage couvert d'un petit vermillon , qui faisoit croire qu'elle reprenoit son en-bon-point. En l'espace d'une demie heure, qu'on la regardoit fort fixement , on n'apperceut iamais qu'elle fist le moindre soupir : côme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas : mais l'Infirmiere ayant mis la main sur la bouche de la malade , trouva qu'elle ne respiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit son vol vers le Ciel. Son visage resta comme d'une personne qui seroit en contempla-

196 *Relation de la Nouvelle France*  
tion. Quoy que pendant sa  
vie elle fust fort agreable à son  
abord ; elle avoit quelque cho-  
se incomparablement plus at-  
trayant, estant morte. L'odeur  
de sa vertu s'est répanduë par tout  
ce nouveau monde. Nous som-  
mes fort importunées de plusieurs  
personnes , qui demandent quel-  
que chose qui luy ait servi. Bien  
que nous ayons toute sorte de su-  
jet de nous asseurer de son bon  
heur, ie ne laisse pas de vous de-  
mander pour elle , les suffrages  
de nostre saint institut. Et ie  
vous prie dene me point dénier  
vos saintes prieres , en qualité de

Ma R<sup>de</sup> MERE,

*Vostre tres-humble & obeissante ser vante*  
MARIE DE S. BONNAVENTURE DE  
IESVS, *Superieure indigne.*

A Quebec ce 4. Octobre 1668.

CETTE LETTRE CIRCULAIRE

a esté envoyée pour les Convents qui sont en France de l'Institut des Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu soin de la faire imprimer ayant receu quantité de Memoires tres-autentiques, sur la vie & la mort de cette heureuse defunte, a jugé à propos d'ajouter icy les choses qui suivent.

I. **Q**UE deux personnes de pieté ont eue depuis sa mort assurance de son bon-heur eternal; dont l'une s'adressant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit besoin, la defunte luy répondit, ie le feray: mais ce sera à condition que vous remercierez sa divine bonté des

198 *Relation de la Nouvelle France*  
graces qu'elle ma fait à l'heure  
de ma mort.

2. Elle a eu tres-souvent con-  
noissance de l'interieur de diver-  
ses personnes, & presentes, & ab-  
sentes, & de l'estat mal heureux  
de plusieurs qui estoient en peché  
mortel, & des pechez en particu-  
lier tres cachez, mesme par des  
Confessions sacrileges; dont ayant  
donné avis à ceux à qui la charité  
l'obligeoit de le declarer; cōstam-  
ment on n'a iamais veu qu'elle s'y  
soit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait con-  
noistre des choses futures & esloi-  
gnées, qui sont arrivées comme  
elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis  
qui luy apparoissoient, l'ont vou-  
lu engager à donner son consen-  
tement à de nouvelles souffrances;

soit pour de certains pecheurs endurcis, pour lesquels elle avoit grand zele; soit pour des ames de Purgatoire, soit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit: Jamais elle ne s'y est abandonnée que par l'ordre & par la permission de ceux qui conduisoient son ame; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incessamment sur elle, si terriblement, qu'elle s'en plaignoit souvent à Dieu, avec soumission toutefois & amour, & luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui mesme luy arriva la veille de sa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tint qu'à elle, de se voir delivrée de ces estats crucifians, par où la providence de Dieu la conduisoit; jamais ellen'a voulu y consentir,

que ceux qui la conduisoient ne luy ordonnassent : & lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en estre delivrée ; Dieu a bien voulu obeir aux volontez de sa servante.

6. Ceux qui ont eu soin de la conduite interieure de cette fille vraiment genereuse, ont remarqué constamment en elle, un si bas sentiment de soy-mesme, & un tel éloignement de toute élévation, que non seulement elle s'acusoit de ses fautes avec une humilité admirable, penetrant jusqu'aux derniers replis de son cœur, & ne s'épargnant pas : mais elle estoit bien aise que l'on la jugeast criminelle, & que l'on crût d'elle, ce qu'elle en croyoit elle-mesme ; qu'elle estoit toute abismée dans le peché, & la

plus grande pecheresse du monde.

7. Elle estoit tres-prudente & d'excellent conseil; tres-clairvoyante, & qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes: toutefois elle ne s'apuyoit jamais sur soy-mesme en sa propre conduite; & en toutes choses elle avoit un iugement aussi soumis; que si elle eust esté la moins éclairée de la terre.

8. Quoy qu'elle eust de grandes connoissances & de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations, & apparitions frequentes des Saints du Paradis, & de *JESVS-CHRIST* mesme, toutefois jamais elle ne s'est conduite par ces voyes-là. Les maximes de l'Evangile, le raisonnement & le mouvement de l'obeis-

202 *Relation de la Nouvelle France*  
fance, ont esté tout son apuy ; &  
l'unique voye qu'elle a toujors  
suivie , & sur laquelle se sont ap-  
puyez ceux qui ont eu le soin de  
sa conduite.

9. La Superieure des Religieu-  
ses Hospitalieres de Bayeux , pour  
qui elle avoit tous les amours &  
les respects possibles , ayant sceu  
ses infirmitéz continnelles de ma-  
ladie en Canada, & diverses cho-  
ses qui pouvoient luy donner de  
la peine; luy fit non seulement des  
offres pour son retour en France,  
luy en donnant des moyens tres-  
faciles & tres-honorables ; mais  
aussi luy en fit de tres-instantes  
prieres, dans la veuë qu'elle pour-  
roit beaucoup servir à nostre Cõ-  
munauté de Bayeux : Mais cette  
fille genereuse le refusa absolu-  
ment, mandant à cette chere amie

de son cœur, qu'elle estoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne se detacheroit iamais. Le premier, la volonté de Dieu; le secōd, le salut des ames; & le troisième, sa vocation en Canada, & son vœu d'y mourir; ajoutant que quant bien mesme toutes les Religieuses voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fust permis, elle demeureroit seule en Canada, pour y consommer sa vie au service des pauvres Sauvages & des malades du país.

10. Luy ayant esté commandé de mettre par écrit ce qui s'estoit passé en elle dès sa tendre jeunesse. Dès l'âge de trois ans & demy, dit-elle, j'avois un desir tres-grand de faire la volonté de Dieu, & qu'il la fist en moy absolument. Il me souvient que le motif qui

avoit plus de force sur moy pour me faire éviter le peché , estoit que Dieu ne le vouloit pas, & cela m'estoit assez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque chose de moy , ou m'empescher de faire quelque chose, Dieu veut cela , il le faut faire , ou bien Dieu ne veut pas cela , ie me portois & deportois facilement de quoy que ce fust , quand on m'objectoit la volonté de Dieu, Et quelque temps apres m'ayant esté dît par un Pere Iesuite, le Pere Malherbe , que l'on estoit plusasseuré dans les souffrâces , que l'on faisoit la volôté de Dieu, & principalement lorsque l'on souffroit pour les autres, ie ressentis un desir si vehemêt de souffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne pensois plus qu'à demander bien

du mal. Afin de mieux y réüssir, ie priois la Sainte Vierge avec des instances qui ne sont pas croyables, qu'elle m'enuoyast des maladies; & cela tous les iours plusieurs fois; & ordinairement mon petit cœur en estoit si attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11. Les sentimens d'amour qu'elle eût dés ce bas âge pour la tres-Sainte Vierge, & les douceurs qu'elle en recevoit, & du petit **I E S V S**, ne sont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit sa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eût en songe une vision qui merite d'estre remarquée. Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un coutelas en main,

206 *Relation de la Nouvelle France,*  
qui s'aprochoit vers elle , pour la  
mal-traiter. Il luy sembla pour  
lors qu'elle s'enfuit vers une tour.  
Ce mal-heureux la poursuivant,  
la frapa , mais non pas dangereu-  
sement ; & comme elle invoquoit  
la Sainte Vierge à son secours, une  
Religieuse avec un surplis se pre-  
senta à elle en cette tour : à sa veüe  
elle reclama son aide , & s'en vit  
protegee , & incontinent elle se  
reveilla. Ce qui est plus remar-  
quable en cecy , c'est que sans ja-  
mais avoir veu de Religieuses  
Hospitalieres , elle reconnut cette  
Religieuse au visage , lorsqu'elle  
y entra dans leur Convent de  
Bayeux , & fut sa premiere Supe-  
rieure.

14. A l'âge de dix à douze ans,  
elle signa de son sang une dona-  
tion admittable qu'elle fit de soy-

mesme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Esprit la voulant disposer à estre Religieuse, luy fit faire les trois vœux suivans. Le premier, de prendre la Sainte Vierge pour sa Mere; luy rendant les respects, les obeïssances, & l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere. Le second, de ne iamais commetre aucun péché mortel. Le troisiéme, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans & demy j'entray, dît-elle, au Monastere des Religieuses de Bayeux: mais comme j'avois dit aux Religieuses-mesmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications; car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fust fondée sur des respects humains. Quel-

208 *Relation de la Nouvelle France,*  
que chose que l'on me dist, &  
qu'on me fist, ie demeuray fer-  
me dans la pensée, qu'asseure-  
ment ie serois Religieuse; & ie  
disois à la Mere des Novices, fai-  
tes moy tout ce que vous vou-  
drez, vous ne m'osterez point  
l'habit, ie seray Religieuse, & ie  
ne sortiray point d'icy, sinon  
pour aller en Canada. La Sainte  
Vierge, ajoute-elle, m'avoit don-  
né cette esperance si ferme, que  
rien n'estoit capable de me la faire  
perdre, ou d'avoir la moindre  
defiance.

17. A l'âge de quatorze ans & de-  
my, elle prit l'habit de Religion.  
A seize ans elle fit sa profession  
& passa la mer pour le Canada;  
auquel temps Dieu changea de  
conduite sur elle, la faisant jentrer  
dans des voyes de souffrances-in-  
terieures

*des années 1667. & 1668.* 209  
terieures qui ont toujours esté  
croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix  
& des souffrances interieures ont  
redoublé en elle , plus aussi les  
graces du Ciel ont esté abondan-  
tes sur elle. Nostre Seigneur luy  
apparoissant tres-souvent, & plus  
souvent la Sainte Vierge, & quan-  
tité de Saints qui l'encourageoient  
aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis  
son secours & son assistance spe-  
ciale, pendant le reste de ses iours,  
mais sur tout à l'heure de la mort.  
C'est le iour de sa Feste 8. May  
qu'elle mourut. Ayant fait vœu  
depuis plusieurs années de faire  
tout ce qu'elle connoistroit estre  
à la plus grande gloire de Dieu,  
ou selon qui luy seroit dit par  
ceux qui la conduisoient.

210 *Relation de la Nouvelle France,*

20. De toutes les apparitions qui luy font arrivées, & qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray ici qu'une seule, mot à mot, comme elle la écrit. Pour l'intelligence de laquelle on sçaura que Monsieur de Bernay, dont il est fait mention, estoit un tres-vertueux Ecclesiastique, qui estoit Superieur des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, où il a vescu, & est mort en odeur de sainteté, duquel elle avoit esté déjà visitée apres sa mort, avant que la nouvelle en fut arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une seconde visite. Le 28. Janvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie sentis Monsieur de Bernay, present proche de moy; & quoy que ie

ne vifse rien, ie ne pouvois neantmoins douter de la prefence de ce bon ferviteur de Dieu. Il me fit refouvenir de l'entretien que j'avois eu avec luy, trois iours avant mon depart de Bayeux : & ce fouverir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, & esperer qu'il me fôutiendroit dans les besoins où i'eftois ; Que i'euffe à dire, ou à faire dire, à Monfeigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas eftre en peine pour moy : & que le fujet de l'eftat present n'eftoit pas caufé parcequ'il penfoit. Qu'on avoit fujet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que j'avois, & qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que fa protection continuëroit fur moy ; Que j'euffe une grande confiance en fa

212 *Relation de la Nouvelle France,*  
bonté, & une entiere soumission  
à ses saintes volontez, qu'il ne fal-  
loit pas s'ennuyer, mais avec cou-  
rage s'offrir à tout ce que la pro-  
vidence ordonneroit. Que la  
Sainte Vierge seroit toujours ma  
bonne Mere, que ie m'abandon-  
nasse à ses soins, & que ie ne per-  
disse iamais le souvenir de ce  
qu'elle m'avoit esté, non plus que  
la confiance que de tout temps  
j'avois en elle; qu'il me falloit bien  
garder de la perdre, ou de la lais-  
ser amortir; que c'estoit mainte-  
nant le temps d'un plus grand be-  
soin, & ainsi que ie m'assurasse  
qu'elle m'aideroit : car tout de  
mesme, me dit-il, qu'une bonne  
Mere ne pourroit pas abandon-  
ner son enfant, qu'elle verroit sur  
le bord d'un precipice, mais le  
riendroit, de peur qu'il ne se pre-

cipitast, & ne le laisseroit pas un moment sans estre à ses costez; ainsi la Sainte Vierge qui vous aime mille fois plus que vostre mere, ne vous laissera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a t elle iamais manqué au besoin ? Il me remit en memoire, ( disant cela, ) plusieurs rencontres assez perilleux où i'auois tout a fait esprouvé sa protection. Il m'ordonna aussi que j'eusse à lire le 6. Chapitre de la 2. Epistre aux Corinthiens, & que ie n'oubliaffe pas la resolution que j'auois euë de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy; lorsque j'estois venuë en Canada. Et de fait, étant sur le point de mon départ, ce saint homme qui estoit le Supérieur de nostre Monastere de

214 *Relation de la Nouvelle France*,  
Bayeux, me fit diverses interroga-  
tions, lesquelles se sont trouvées  
toutes avoir eu leur effet: car il  
me dit que peut estre ie n'aurois  
pas mis le pied hors la maison où  
j'estois, que ie changerois de dis-  
position; que cette paix & cette  
douceur se changeroit en amertu-  
me; que non seulement sur les  
chemins, mais mesme lorsque ie  
ferois arrivée dans le pais. j'y trou-  
verois bien du changement. Mais  
disoit il, ma fille, si non seulement  
les creatures vous font souffrir;  
mais si ce Dieu de bonté pour  
vous se met de la partie, ce sera  
bien le plus rude: & si non con-  
tent de cela, il permet aux De-  
mons de vous tourmenter, que di-  
riez-vous? Car voila bien ce qui  
vous pourra arriver: voyez si vous  
voulez bien vous exposer à tout

cela; ie vous en avertis, pensez y, il n'y a rien qui vous oblige absolument. Il me semble que ie conceus assez ce qu'il me disoit; mais Dieu m'attiroit si fortement, que ie ne pouvois resister à son appel, sans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de luy faire cette réponse. Mon Pere, vous sçavez quelle est la peine de mon cœur, quand ie pense à faire ce voyage. Cependant ie sens que Dieu veut cela de moy; & ainsi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, si Dieu le permet, j'espere que sa bonté me soustiendra; & dès à present ie m'y soumets. Il m'assura depuis, qu'il avoit toujours eu la pensée, que ie devois estre preferée à mon aînée, pour le Canada, & que Dieu assurement m'y vouloit.

Ce sont les propres termes de cette genereuse fille, dont la vie meriteroit sans doute d'estre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les personnes qui conduisent les ames, & pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute sa vie n'a esté qu'une suite; quoy que chose du monde n'en parût à qui que ce soit, sinon à ceux qui conduisoient son Ame, & à Monseigneur l'Evesque de Quebec, qui aimoit & qui honoroit sa vertu, qui la rendoient aimable à tous ceux qui la connoissoient, & qui répandoit par tout une odeur de sa veritable sainteté, qui ne consiste que dans la pratique des solides vertus, que cette fidelle amante de IESVS CHRIST

crucifié estimoit uniquement ;  
ayant refuy de tout son pouvoir  
toutes les voyes extraordinaires,  
où elle craignoit toujors d'estre  
trompée, & que ceux qui la con-  
duisoient n'y fussent eux-mesmes  
trompez. Elle ne desiroit en cer-  
te vie que les croix & souffrances,  
priet Dieu qu'il luy reservast  
pour le Paradis, les faveurs gra-  
tuites, qui ne font pas la sainte-  
té. Mais Dieu qui est le Maistre  
en a voulu user autrement ; Qu'il  
en soit beny à jamais.

*Des Ursulines & Hospitalieres.*

**O**N ne peut assez estimer le  
bon heur du Canada, d'y  
avoir depuis pres de trente ans, les  
deux Maisons Religieuses d'Ursu-  
lines & d'Hospitalieres, qui y

218 *Relation de la Nouvelle France*  
estoit nécessaires ; & qui s'acquittent dignement & saintemēt, de ce que Dieu & les hommes ont pû attendre d'elles, chacune dans ses emplois où la divine providence les avoit destinées.

Les Meres Vrsulines ont eu tant de bon-heur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées ; soit Pensionnaires, soit externes qui frequentent leurs Classes, qu'en voyant les ménages de Canada, & chaque maison en particulier; tres aisément on y distingue, par l'éducation Chrestienne des enfans, les meres de familles qui sont sorties de leurs maisons, d'avec celles qui n'ont pas eu cet avantage.

Les Meres Hospitalieres ont un soin si charitable des malades, qui y sont toujours en grand nom-

bre ; que tous ceux qui y meurent y sont saintement disposez pour le Ciel ; & la pluspart de ceux qui y recouvrent la santé, n'en sortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité est aussi exacte dans ces deux Maisons Religieuses , qu'elle soit en aucun des Monasteres les plus reglez de France. Les filles nées sur le pais y prennent si heureusement les impressions de pieté , & de la vie vraiment Religieuse , que c'est une consolation au milieu de la Barbarie , d'y voir des exemples de sainteté, qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pû voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire , qui est cy-devant, en est une illustre preuve.